

LE MONT BLANC DU PRESIDENT

Un conte montagnard de Pierre Persat



**"Au fur et à mesure qu'il gravissait le cône terminal aux lignes si pures,
croissaient notre excitation et notre anxiété"**

Atteint d'une grave affection cardiaque, le Président de la République décide de faire l'ascension du Mont Blanc. Pourquoi prend-il un tel risque ?...

Dans la famille nous l'aimions bien, Serge Bessère. Nous avons tous voté pour lui. Il faut dire qu'à nos yeux jamais la France n'avait connu meilleur Président de la République.

Il était d'abord politiquement inclassable. Parvenu à la candidature à la Présidence, alors qu'il était inconnu de tous, par la vertu d'une loi heureusement mal faite, il avait conquis d'emblée la majorité des Français par un discours nouveau auprès duquel celui des autres sentait le ressassé.

La politique ? Il s'en moquait totalement. Pour lui, peu importait la couleur du ministre pourvu qu'il soit efficace. Son seul but était la bonne marche du pays et la valeur de son prestige auprès des autres nations. Lors de son investiture, il s'était proclamé, par ordre de priorité, citoyen de France, citoyen d'Europe, citoyen du monde.

Il étonnait par sa simplicité alors qu'on savait sa culture étonnamment vaste.

Dernièrement, au cours de sa visite aux avions Dussaunier, après un discours de présentation plutôt simplet du directeur technique qui croyait avoir affaire à un profane, il engagea la conversation avec les ingénieurs et, sur un tableau noir précieusement conservé depuis, il indiqua, calculs à l'appui, le meilleur emplacement à son avis pour un réacteur. Or, à leur grand étonnement, leur étude ultérieure leur montra qu'il avait raison.

A Normale Supérieure, il surprit tout le monde en récitant par cœur, en latin, des poèmes d'Horace.

Au centre de recherche d'astrophysique de Cerrant-Basson, où là, le directeur, averti, n'hésita pas à utiliser les mathématiques, il resta pendant trois heures à exposer avec passion sa théorie à lui selon laquelle on s'épargnerait beaucoup de difficultés en considérant l'espace comme la réalité fondamentale et la matière comme une déformation de cet espace, ce qui résolvait la contradiction apparente entre la nature corpusculaire et la nature ondulatoire qu'il fallait attribuer à la même particule. Et les physiciens admirèrent que cette théorie se tenait.

A l'inverse, à l'hôpital pour enfants de Beaumesnil, après un discours du Ministre de la Santé qui se voulait à leur portée mais qui nous fit rire par sa mièvrerie, le Président a touché toute la France en s'asseyant simplement sur le lit d'un petit opéré du cœur et en s'amusant avec lui.

- Oh non, disait l'enfant. Avec deux nez, je serais tout vilain.
- Mais moi, j'en ai qu'un. C'est pour ça que je suis tout vilain.
- Tu serais encore bien plus vilain avec deux nez.
- Bon, alors je reste comme je suis. D'accord ?
- Vouï.
- Et toi, tu restes comme tu es parce qu'avec deux yeux et rien qu'un nez, tu es si joli.

C'est le petit même qui spontanément embrassa le Président et il ne voulait plus le laisser partir.

Son franc parler savait, quand il le fallait, secouer son auditoire, quitte à offusquer bien des prétentions. Voulant attirer l'attention sur la gravité des décisions de justice, il lança un jour à une assemblée de magistrats réunis pour discuter de la réforme du Code Pénal : "Vous avez à juger des gens qui souvent valent mieux que vous et beaucoup mieux que moi".

Pour souligner l'importance du réalisme et du bon sens chez ceux qui gouvernent le pays, il dit une autre fois à ses ministres qu'il devrait y avoir dans la Constitution un article stipulant que nul ne saurait être ministre des Finances s'il n'avait auparavant géré une épicerie. A quoi nous avons tous applaudi.

Ce franc parler et cette simplicité en politique désarmait et irritait l'opposition. "Je ne suis pas plus malin qu'un autre", aimait-il à répéter. Voilà une phrase qui nous plaisait. Enfin un Président qui ne se prenait pas pour Jupiter Olympien.

Mais ce que ne pouvait lui pardonner l'opposition, c'était d'avoir réussi là où Chabard, l'ancien Premier Ministre, avait échoué. Et pourtant, sous la Présidence de Hubert Montet, affaibli par la maladie, Chabard avait eu pratiquement les pleins pouvoirs. Rejetant les théories économiques les plus bétonnées de certitudes, en moins de trois ans, Bessère avait remis les Français au travail en laissant délibérément jouer l'inflation mais en combattant ses causes. Quand elle s'était calmée, le Franc avait perdu les vingt six pour cent indus de sa valeur mais les usines s'étaient remises à tourner et à se moderniser.

En redonnant au travail sa prééminence sur l'argent, il s'était fait des ennemis implacables parmi les puissances financières, lesquelles, chuchotait-on sous le manteau, n'étaient peut-être pas tout à fait étrangères à l'attentat manqué du pont de Neuilly. Mais il s'était acquis la reconnaissance des gens du peuple à rendre jaloux ceux qui se flattaient d'en être les défenseurs.

D'où ces attaques incessantes de la part des chefs des deux partis de l'opposition, Daniel Chabard et Luc Magneton, qui ne manquaient aucune occasion de le rabaisser et de le ridiculiser.

Pour toutes ces raisons, nous l'aimions bien dans la famille et nous le soutenions à fond.

Pour toutes ces raisons, plus une : il était comme nous un fervent de la montagne.

Sportif par nature, pratiquant la natation, le vélo, la course à pied, il aimait partir l'été, incognito, dans les Alpes et nous apprenions le surlendemain qu'il s'était offert l'Olan, la Meije, les Drus ou quelque sommet moins connu. Il s'accompagnait habituellement de son ami Simon Finaz, guide de Chamonix, lequel, nous le savions, grimpait la plupart du temps derrière lui. Mais il arrivait qu'il s'offrit le luxe suprême d'une course solitaire, sans voir âme qui vive, comme la Traversée des Ecrins, celle de la Meije ou celle des Jorasses par l'arête des Hironnelles.

A la troisième année de son quinquennat cependant il sembla se désintéresser de la montagne car il ne comptait plus qu'une course à son actif, l'Ailefroide Occidentale par la Brèche des Chamois. Il s'en était un jour expliqué à la radio : la mise en place de la Confédération des Etats d'Afrique Noire, pour laquelle il avait été appelé en médiateur, l'accaparait beaucoup trop et il était bien obligé de renoncer provisoirement à l'alpinisme.

A notre avis, il avait tort. Plus il se dépensait à la tâche, plus il portait de soucis, plus il devait s'appuyer sur la montagne. Dix-huit heures consécutives de marche, de cramponnage, d'escalade sont beaucoup moins éprouvantes pour l'organisme que dix-huit heures de travail nerveux sans aucune participation des muscles qui, eux, font marcher les grandes fonctions vitales. Oublier à ce point ce conseil de prudence, voilà bien la seule critique que nous pouvions lui adresser.

C'est pourquoi, si nous avons été particulièrement émus, nous n'avons pas été tellement surpris lorsqu'il fit son infarctus spectaculaire du vingt-deux novembre, en pleine conférence de presse.

Dominant un parterre de journalistes, assis devant un bureau recouvert de tissu olive, les plis d'un rideau gris derrière lui, il nous était apparu aussi à l'aise et aussi brillant que de coutume. Mais nous avons tout de suite remarqué de bien vilains sillons sous ses yeux et au bas de ses joues. Il trébuchait sur certains mots, ce qui ne lui arrivait pratiquement jamais. Nous n'étions pas les seuls à nous inquiéter car il promit à quelqu'un qui lui faisait une observation sur sa santé d'aller prendre huit jours de vacances aux Antilles à son retour de Mexico.

Comme il était sur le point de répondre à un journaliste sur le problème de la prolifération des armes nucléaires, il regarda vaguement au-dessus de l'assistance, se mit à sourire, et dit, à la stupéfaction générale,

- Mon interlocuteur précédent avait raison : il faudra que je me repose. Veuillez m'accorder un petit entracte de quelques minutes.

Il essaya aussitôt de se lever tout en réprimant une grimace de douleur, le regard vitreux. Derrière lui quelqu'un écarta aussitôt le rideau, le prit sous les épaules et le rideau se referma pendant qu'on commençait à l'allonger.

Dans notre salon, nous nous regardions avec inquiétude, redoutant pour lui quelque chose de grave, une embolie, une hémorragie cérébrale, un infarctus, une rupture d'anévrisme, jusqu'à ce que Valérie, ma belle-fille, s'écrie :

- Oh, peut-être un simple malaise.

Sur quoi, mon plus jeune fils, Philippe, le lycéen, renchérit :

- Mais des malaises, on en a tous. Il a peut-être mal digéré une saleté que lui aura fait manger son cuisinier.

- C'est un costaud, ajouta Georges, pas une mauviette.

Nous cherchions à nous rassurer, tandis que les opérateurs de la télévision poursuivaient imperturbablement leur mission en montrant une salle où les journalistes, courtois, restaient à leur place, discutant avec animation, essayant d'interroger le Premier Ministre qui faisait des signes de tête de dénégation et les autres ministres qui n'en savaient pas davantage et n'osaient encore bouger.

Cela dura cinq à six bonnes minutes lorsqu'un secrétaire écarta de nouveau le rideau.

- Le Président vient d'avoir un petit malaise cardiaque. Il vous prie de l'excuser. Il poursuivra sa conférence de presse soit demain, soit après-demain. Mesdames, Messieurs, nous vous remercions.

Nous n'étions qu'à demi rassurés car on nous avait parlé de malaise cardiaque, expression qui peut recouvrir bien des sens, du plus bénin au plus grave.

Effectivement, une heure plus tard, Rudy Foch, le présentateur du journal télévisé, lut un communiqué :

- Le service de presse de l'Élysée porte à la connaissance des Français que leur Président a été frappé d'un infarctus du myocarde assez sévère. Il est placé en réanimation sous la surveillance du professeur Martin, chef du département de cardiologie de l'hôpital Desricart, lequel juge son état sérieux. Il espère néanmoins que le Président pourra traverser cette crise mais il ne sera pas en mesure de se prononcer avant le délai de quarante-huit heures.

Ces quarante-huit heures nous auront paru longues, ainsi qu'à beaucoup de Français. Ce qui nous a profondément déplu, c'est que Chabard n'ait pas attendu la fin de ce délai pour déclarer que, dans la meilleure des hypothèses, le Président devrait réduire considérablement ses activités et qu'en conséquence il serait sage de prévoir dans un délai raisonnable son remplacement.

Dans une seconde interview il alla plus loin encore. Il déclara que, le quinquennat arrivant bientôt à son échéance, ce serait un geste d'humanité

et de reconnaissance envers le Président de procéder à de nouvelles élections, auquel cas lui-même se proposerait pour poursuivre l'œuvre accomplie par son prédécesseur.

Le troisième jour, au moment des informations, le professeur Martin apparut à l'écran et donna des détails sur l'infarctus qui avait frappé son malade. Une partie du ventricule gauche avait été atteinte, réduisant sa puissance, mais la vigueur de l'homme était telle qu'il espérait, après un délai de repos de rigueur, le voir bientôt reprendre l'ensemble de ses activités. Par contre, il excluait la reprise de la pratique du sport énergique et souvent violent à laquelle il avait coutume de se livrer : plongée, descentes en kayak, compétition en piscine. La haute montagne, bien entendu, lui était formellement interdite sous peine d'y laisser la vie. Par contre, seraient bénéfiques pour lui les promenades tranquilles, à faible altitude, par beau temps et sans vent.

Huit jours plus tard, le Président reparut sur les écrans dans un fauteuil, souriant, et, comme on lui demandait s'il avait l'intention de reprendre sa place à la tête de l'Etat, il se mit à rire :

- Mais je ne l'ai jamais quittée. Voyez-vous une raison, Monsieur, pour que je le fasse ?

- Non sans doute mais votre infarctus...

- Infarctus connais pas. Une bonne fatigue, c'est tout. Les médecins sont des ânes. Dans un mois, au plus, je reprends toutes mes activités, sans exception.

- Comment, Monsieur le Président ? Même les courses en montagne ?

- Curieuse question. Pourquoi pas ?

Cette répartie, qui tenait de la provocation, nous avait vivement émus. Nos connaissances médicales étaient suffisantes pour savoir qu'avec une atteinte de ce genre, la montagne lui était désormais interdite. Mais nous avions confiance en lui et nous savions qu'il réagirait par une activité sportive modérée et, vu son caractère et sa vigueur, dépasserait, et sans doute largement, les limites trop prudentes qu'allait lui imposer le plus éminent cardiologue de France.

Effectivement deux mois après son accident, il reprenait ses fonctions à l'Elysée sans réclamer un régime de travail particulier, du moins apparemment. Son visage était même plus reposé qu'avant. Il paraissait rajeuni.

Quand il accueillit le Président du Sénégal, il prolongea largement ses entretiens avec lui. On le vit même plonger du bord et nager relativement vite dans sa piscine privée. Mais ses adversaires ne désarmaient pas. Un simple rhume leur servit de prétexte pour demander des élections anticipées. Une chute providentielle sur le verglas, alors qu'il faisait du footing, en l'obligeant à porter pendant quelques jours un bandeau autour de la tête, leur fournit une occasion de plus d'insinuer que, sujet à des défaillances, il lui était difficile maintenant d'assumer les lourdes responsabilités de sa charge.

Sous un masque impassible, nous sentions que Bessère supportait de moins en moins ces critiques. Il ne se passait guère de semaines sans que les gens de l'opposition fassent allusion à la santé du Président de façon à entretenir dans l'esprit du public, aussi bien chez ses partisans que chez ses adversaires, l'idée qu'il allait falloir mettre un terme à sa magistrature. Nous, dans la famille, nous en étions irrités et nous ne cessions chaque jour, Georges dans son entreprise de chaussures, Philippe dans son lycée, Eliane à la Préfecture, moi auprès de la plupart de mes clients, d'affirmer que Bessère se portait comme un charme et que nombre de ceux qui le dénigraient n'avaient qu'à travailler autant que lui pour voir s'ils tiendraient le coup.

Le 14 juillet se passa sous un ciel magnifique. Le Président assista au défilé, debout, tête nue sous le soleil, souriant, saluant, son accident de santé étant manifestement pour lui de l'histoire ancienne. Il avait déjà pas mal rassuré les Français en se laissant filmer marchant d'un pas énergique dans les bois, crawlant dans une piscine publique, maniant la pagaie avec aisance.

Une journée de 14 juillet est fatigante pour un Président et il parut normal que le porte-parole de l'Elysée annonçât que celui-ci s'en allait prendre quelques jours de vacances, soulignant qu'il en avait toujours été ainsi depuis le début de sa magistrature.

C'est alors que le 15, aux informations de midi trente, une nouvelle nous fit sursauter.

- Le Président Bessère estime avoir totalement dominé l'accident de santé qui l'a frappé le 22 novembre et il a décidé de partir demain pour entreprendre, si le temps le permet, l'ascension du Mont Blanc.

C'était à n'en pas croire ses oreilles mais, après un instant de stupeur, nous avons tous battu des mains.

Nous n'étions pas les seuls. Il se produisit un grand remue-ménage chez les journalistes. La première personne à être interrogée à la radio fut le professeur Martin qu'on avait pu joindre une demi-heure plus tard au téléphone.

- Il doit s'agir d'un canular. Le rétablissement du Président nous a donné toutes satisfactions, c'est incontestable. Mais de là à vouloir reprendre le chemin de la montagne et surtout de la haute montagne, il y a une telle marge que nous ne pouvons pas croire au sérieux de pareille information.

- Mais c'est vrai, monsieur le Professeur.

- Ah, je vous en prie ! J'ai autre chose à faire que de m'amuser à des plaisanteries ! Un malade m'attend sur la table d'opération. Fichez-moi la paix !

Et il avait raccroché. Mais aux informations de dix-neuf heures trente on le vit apparaître sur une chaîne de télévision. Il avait l'air très inquiet.

- Monsieur le Professeur, vous connaissez le caractère du Président. Il a décidé de partir pour le Mont Blanc, il partira.

- En effet. Il me l'a confirmé lui-même au téléphone, non sans humour et en s'excusant d'être pour moi un aussi mauvais malade. Naturellement, comme il était de mon devoir, je l'ai vivement mis en garde contre le risque qu'il prenait. Et quand je dis risque, je parle par euphémisme car vouloir entreprendre l'ascension du Mont Blanc après une telle atteinte cardiaque, même bien tolérée, c'est, et je n'ai pas d'autre expression à employer, mettre délibérément sa vie en péril.

- Mais s'il se sent mal, il peut faire demi-tour à tout moment.

- C'est exact. Mais dans une telle maladie le malaise peut être foudroyant. Mon devoir est donc, devant la Nation et devant l'Histoire, de lui déconseiller de la façon la plus formelle de mettre son projet à exécution.

- Mais enfin, insista Rudy Foch, s'il part très lentement, très progressivement, il sentira bien s'il peut poursuivre ou non. Et ne pensez-vous pas qu'à la moindre alerte, il aura la sagesse de renoncer et de se faire redescendre ?

Il serait alors à souhaiter que le malaise se produise au départ, à une altitude pas trop sévère pour son cœur. Songez, je viens de me renseigner, songez que le petit train va déjà le monter à une altitude de 2.383 mètres, soit près de neuf cents mètres de plus que le maximum autorisé. Quinze cents est en effet une altitude que le corps professoral spécialisé considère unanimement comme maximale dans les cas semblables au sien. Je ne parle donc pas à la légère. D'autant moins que mes collègues et moi, nous venons de réexaminer le dossier du Président. S'il s'est bien remis de son infarctus, c'est vrai, les séquelles en restent néanmoins bien visibles et les

cellules de la partie atteinte n'en sont pas pour autant régénérées. Il doit donc se ménager s'il veut vivre longtemps et accomplir la lourde tâche qu'est la sienne. Je souhaite pour ma part qu'il ressente un léger malaise le plus tôt possible, je dirais même dans le train qui l'amènera à l'altitude du point de départ.

- Mais à quelle altitude estimez-vous qu'il y aurait vraiment danger mortel pour lui ?

- Ecoutez, il part de l'altitude de deux mille quatre cents. Il va lui falloir quatre heures au moins pour atteindre le premier refuge qu'on appelle... comment donc ? la Tête-Rouge, oui, la Tête-Rouge. Oui, quatre heures, car, selon les indications qui m'ont été fournies, ce parcours demande normalement de deux heures à deux heures trente et lui, il va certainement se ménager, ce qui est normal. J'estime que mon patient sera de plus en plus exposé au fur et à mesure qu'il prendra de l'altitude et accumulera de la fatigue. Mais je ne crois pas qu'il puisse dépasser, ni même atteindre le refuge en question sans risquer l'accident sérieux. S'il voulait poursuivre l'ascension au-delà, il n'aurait que peu de chances de s'en tirer.

- Mais alors, s'écria l'un des journalistes présents, il faut parler de suicide.

- Je respecte la volonté du Président, répondit le professeur. Pour un homme de sa trempe et pour un passionné de la montagne, et j'avance là bien entendu une opinion toute personnelle, totalement indépendante de ma fonction de médecin, disparaître de cette façon ne manquerait certainement pas de grandeur. Mais vous pensez bien qu'une telle interprétation est trop aventurée pour qu'on la présente autrement que comme une hypothèse d'école. De toutes façons, vouloir atteindre le refuge de la Tête-Rouge lui fait courir un danger grave. S'il atteignait le refuge du Goûter à l'altitude de trois mille huit cents mètres après une escalade telle qu'on me l'a décrite, je dirais que ce serait un cas unique dans les annales de la médecine. Quant au Mont Blanc, il ne faut pas en parler.

Nous étions tous de nouveau démoralisés car nous comprenions que l'idée du professeur, même présentée avec circonspection, n'était pas à rejeter. Puisqu'il faut mourir un jour, puisque dans un an son mandat prendra fin, le Président ne voulait pas laisser aux Français l'image d'un homme en quoi que ce soit diminué. Il avait peut-être choisi ce moyen, qui ne manque pas de panache, de quitter la plus haute fonction qu'il pouvait atteindre en tant que citoyen français et après une vie magnifiquement remplie en disparaissant dans cette montagne qu'il avait tant aimée. En somme, notre Président se montrait maître de son destin. Voilà un exemple dont se souviendraient les générations futures. Nous avions l'impression de vivre une date historique.

- Mais pourquoi aurait-il annoncé son projet alors qu'auparavant il partait sans jamais prévenir personne ? pensa tout haut Valérie. Ce n'est pas dans sa manière. Vous ne trouvez pas que Martin y va un peu fort ?

Et voilà notre petit groupe, Eliane, mon épouse, nos jeunes mariés, Georges et Valérie, sa femme, Philippe et moi-même, voilà notre petit groupe transformé en chambre de réflexion.

Au début de son quinquennat, Serge Bessère avait promis aux Français de les tenir fidèlement au courant de son état de santé et il avait publiquement délié le corps médical de tout secret professionnel à son égard. A vrai dire, les médecins attachés à sa personne n'avaient pas eu beaucoup de mérite à le garder pour la simple raison que, à part une vaccination antitétanique à la suite d'une chute dans des rosiers, ceux-ci n'avaient jamais eu à intervenir. Pour eux la santé du Président représentait une sinécure totale, hormis les pansements qu'ils étaient tout heureux de pouvoir s'attribuer lorsque leur illustre patient revenait de certaines courses couvert d'écorchures.

Mais son infarctus avait renversé la situation et l'opposition relevait la tête. Elle ne manquait aucune occasion de rappeler la promesse qu'il avait faite aux Français lorsqu'il était candidat, à savoir qu'il se retirerait de lui-même dès qu'il ne se sentirait plus capable d'assumer pleinement ses fonctions. Ils épiaient chacun de ses gestes, soulignaient un simple rhume, dramatisaient la chute qu'il avait faite au cours de son footing quotidien pour en déduire que l'homme était très diminué et que par conséquent il devait céder la place.

Leurs insinuations faussement protectrices irritaient beaucoup les gens de la majorité car elles finissaient par porter. Malgré ses démonstrations d'une bonne tenue physique, un certain nombre de partisans du Président se mettaient à croire eux-mêmes qu'il serait sans doute plus sage pour lui de se décharger d'une partie de ses responsabilités. De là à réclamer sa démission, pour l'opposition, il n'y avait qu'un pas, un pas qu'un récent article de Chabard dans Futur venait de franchir sous le titre pompeux : "A France jeune, pouvoir vigoureux".

Pour confondre ses adversaires et pour ramener la confiance dans un public pas toujours convaincu et surtout chez ses partisans, Bessère se devait de fournir la preuve irréfutable qu'il avait récupéré toutes ses forces, et même au-delà du niveau le plus optimiste prévu parla Faculté. Cette interprétation que soutenait Georges, appuyé avec ardeur par Philippe, avait fini par nous convaincre tous et finalement nous n'accordions plus aucun crédit à cette fable selon laquelle le Président voulait finir en beauté. Quoi qu'il en soit, le coup de théâtre était réussi car les médias se mobilisèrent en masse. Le soir même, on apprit que la télévision donnerait tout au long de la journée du lendemain et surtout du surlendemain deux reportages par heure sur l'aventure du Président.

- Je me demande, suggéra Valérie, si certains photographes ou cinéastes n'espèrent pas secrètement fixer l'événement historique de la mort d'un Président de la République en pleine montagne. Pareil reportage vaudrait de l'or.

- Il y en a certainement qui l'espèrent sans le dire, reprit Georges. Les articles à sensation sont sans doute déjà tout prêts dans les salles de rédaction.

Aux dernières informations, on apprit qu'un hélicoptère déposerait le Président à Saint-Gervais car il tenait, comme tout ascensionniste du Mont Blanc, à suivre le trajet classique consistant à prendre, pour commencer, le pittoresque petit train à crémaillère qui le monterait jusqu'au point de départ, un replat au-dessus du thalweg du glacier de Bionnassay, pompeusement appelé le Nid d'Aigle. Le Président admettait la présence des journalistes de la presse écrite et filmée mais à la condition que ceux-ci se tiennent constamment à plus de cent mètres de sa personne. "C'est du reste une simple règle de courtoisie, ajoutait le présentateur du journal télévisé. Un important service d'ordre sera d'ailleurs mobilisé pour faire respecter la consigne."

Il ne faut pas demander si, pour le lendemain, nous étions bien décidés, Elianne et Georges, à ne pas aller à leur bureau, moi-même, à laisser mon cabinet à mes collaborateurs. Philippe, lui, était déjà en vacances. Il construisait avec des copains une baraque sur leur terrain de football, mais le chantier se passerait de lui.

Nous n'étions pas les seuls à réagir ainsi. On prévoyait certaines perturbations dans l'activité économique. On ajoutait même parfois avec un brin d'humour qu'on trouverait des places où se garer. Partisans et adversaires voulaient assister à l'événement.

Le lendemain, à huit heures vingt, apparut à l'écran une Sylvie Boucher qui parla, avec un sourire amusé, du "Défi du Président à l'Alpe Homicide" et nous assistâmes aussitôt à l'atterrissage de l'hélicoptère sur l'aire

herbeuse de Saint-Gervais. Serge Bessère en descendit par un système de marches qui se déplaient. Il était en tenue de montagne, y compris chaussures avec guêtres. Le maire s'avança pour le saluer. Serrement de mains. Les deux guides se trouvaient là, tout prêts eux aussi, son ami Simon Finaz de Chamonix et Jean-Jacques Martel de Saint-Gervais. Ainsi il n'y aurait pas de jaloux entre les deux communes qui se disputent le Mont Blanc.

Les quatre hommes se dirigèrent ensemble, à pied, tranquillement, vers la gare, à travers des groupes de curieux qui manifestaient leur sympathie et le Président, tout en causant avec le Maire, leur répondait à chaque fois d'un signe de la main.

Il n'avait pas voulu de réservation dans le T.M.B., s'estimant capable de rester debout s'il le fallait mais les touristes et alpinistes présents lui dégagèrent une place parmi les sacs et les cordes, à l'avant, près du mécanicien, lequel paraissait tout radieux de se voir photographier à qui mieux mieux avec son illustre passager. Bessère serra encore des mains, plaisanta avec ses guides et d'autres voisins en se retournant. Sur quoi l'émission prit fin.

Il fallut attendre onze heures pour voir la locomotrice sortir du tunnel terminal et s'arrêter près du buttoir en grinçant. C'est là que l'aventure du Président commençait et on était déjà à près de deux mille quatre cents mètres d'altitude, donc notablement au-delà de la limite impérativement fixée par le professeur, mille cinq cents mètres, frontière de sécurité aussi sympathique à notre montagnard que les barbelés d'un camp de concentration. Bessère en descendit le dernier, endossa son sac que lui présentait Jean-Jacques, empoigna son piolet et s'avança de quelques pas vers le bord de la terrasse qui domine le glacier.

- En forme, Monsieur le Président ? demanda un touriste.
 - Oui ça va. Avec ce beau temps, on ne peut demander mieux.
 - Vous aussi, vous montez ?
 - Oh, juste une heure ou deux pour nous balader.
 - Nous, on monte, répliqua un autre. On va vous accompagner.
 - Des fois que je me perdrais. Je me sens si seul ici.
- Il y avait bien deux cents personnes autour de lui.
- Allez, les amis. En route.

Les Gendarmes de Haute Montagne firent reculer les curieux et Bessère se mit en marche avec ses deux guides le plus simplement du monde en se servant de son piolet comme d'une canne à la manière des montagnards chevronnés. Les photographes et cameramen étaient tenus à distance mais il y en avait par tout et la télévision nous en montra un accroché à un rocher qui domine de trente mètres la sortie du tunnel. Reparti de Saint-Gervais, l'hélicoptère tournait dans les environs.

Après quelques explications simplettes de la part d'un "spécialiste" qui connaissait aussi bien la montagne qu'un poisson l'astronomie, une camera nous fit voir Bessère parlant à ses guides tout en marchant mais d'un pas si lent que le commentateur se déclara frappé par l'impression de fatigue qui s'en dégageait. Sur quoi un guide de passage, appelé à donner son avis, le rabroua :

- Mais qu'est-ce que vous racontez dans votre bigophone ? Il fait bien. Quand on part pour une longue course, on ne va pas danser la java. On part doucement. Après, un peu plus vite, et on prend son pas de montagne qu'on tient toute la journée. C'est comme ça qu'il faut faire. Ah, je vous vois bien piquer un cent mètres, vous, et un quart d'heure après rester le cul scellé sur une pierre pour le restant de la journée !

Nous avons ri, comme pas mal de téléspectateurs sans doute. Les guides n'ont pas l'habitude de mâcher leurs mots.

A un détour du sentier, de son piolet haut levé, Jean-Jacques montra le sommet de l'aiguille du Goûter et aussitôt une caméra nous en fit voir les contreforts abrupts, les dévaloirs de neige, puis zooma sur le refuge qui, vu d'en bas, semblait perché sur l'abîme, ce qui devait fort impressionner les profanes.

- C'est ce refuge que doit atteindre le Président aujourd'hui s'il veut faire le Mont Blanc demain. On entendit des "oh" dans le studio. Nous étions, nous, remplis à la fois d'enthousiasme et de crainte, chacun de ces sentiments prenant tout à tour le pas sur l'autre.

Au bout d'une heure, par ce sentier qui monte, serpente et traverse des bancs de cailloux sombres, des petites barres rocheuses, des zones d'herbe, Bessère avait parcouru déjà quatre cents mètres de dénivelé, ce qui représente une performance normale pour un bon alpiniste. Les deux mille sept cents mètres maintenant atteints dépassaient largement l'altitude fixée par les cardiologues. Or notre Président marchait d'un bon pas régulier, la tête au soleil, allègrement vêtu d'une chemise de tissu écossais à dominante rouge, les manches relevées, et d'un knicker de velours noir, se moquant apparemment pas mal des craintes de la Faculté. Il tenait maintenant son piolet horizontalement par le manche et semblait faire la causette avec ses guides car il se retournait de temps à autre.

Subitement apparut sur l'écran le professeur Martin en compagnie, comme la veille, de Sylvie Boucher.

Monsieur le Professeur, vous venez de voir votre patient se promener avec aisance, semble-t-il, dans les deux mille huit cents mètres d'altitude, un sac de six kilos environ sur le dos. Nous qui ne sommes pas des spécialistes, nous n'arrivons pas à le sentir en danger. Mais vous-même, qu'en pensez-vous ?

- Je n'ai pas à modifier, Mademoiselle, l'opinion que j'exprimais hier. Il s'agit ni plus ni moins pour le Président d'une provocation à un accident qui peut être grave. C'est une des originalités de cette maladie que le sujet se comporte apparemment d'une façon normale, sans même souvent ressentir aucune douleur, et que subitement l'accident survienne sous la sensation d'un coup de poignard qui immobilise net sa victime et parfois la terrasse. Je ne vous cache pas qu'à la hauteur où il se trouve et avec l'effort qu'il est en train d'accomplir, je m'attends à tout moment à une défaillance qui, je l'espère, ne sera que bénigne. J'ignore les mobiles du Président et, quels qu'ils soient, je les respecte. Mais, en tant que spécialiste, je ne peux que désapprouver un tel comportement. Je ne pense pas trahir un secret d'Etat en vous informant que j'ai demandé que soit embarqué dans l'hélicoptère le nécessaire à une éventuelle réanimation.

- En somme, vous estimez que le Président flirte avec la mort.

- Cette expression tout à fait de votre âge, Mademoiselle, dit bien ce qu'elle veut dire et je trahirais ma pensée en prétendant le contraire.

Sylvie Boucher avait souri au compliment.

- Mais avez-vous une idée sur l'accroissement du danger que représente l'altitude au fur et à mesure qu'il monte ?

- Vous voudriez que je vous montre une aiguille sur un cadran. Non. Un médecin n'est pas un garagiste. Mais tout de même j'estime que le maximum qu'il peut atteindre est le refuge de Tête-Rouge...

- Tête Rousse.

- Tête Rousse ? Ah, bien... Tête Rousse donc, soit trois mille cent soixante mètres. Au-delà, le malaise est quasiment inévitable. Maintenant, vous savez, il y a des miracles partout. Mais un cardiologue, pas plus que tout autre médecin du reste, n'a pas le droit de compter sur un miracle pour autoriser un malade à faire une imprudence, surtout aussi grave.

Notre moral avait sérieusement baissé au fur et à mesure que le professeur parlait. Philippe était sur des charbons ardents.

- Et merde ! Il me fout la trouille, lui. Je retourne au chantier.

- Chiche !

Il se garda bien de relever le défi. Une autre interview fut transmise peu après en différé, au cours de laquelle nous pûmes contempler la face empâtée de Chabard.

- Et dire que ce type-là a huit ans de moins, remarqua Georges. Bessère fait drôlement plus jeune.

- Ça non plus, il ne doit pas le lui pardonner.

- Moi, déclara-t-il, j'éprouve deux sentiments contradictoires, l'un pour admirer un homme qui n'hésite pas à affronter la mort, le second pour déplorer qu'il lui faille mettre tant de prix pour faire passer sa propagande. Il faut croire qu'il se sentait en bien mauvaise posture pour risquer un tel coup de poker. S'il veut jouer les héros, c'est son droit. Mais, en mettant sa vie en danger, il menace la stabilité politique de notre pays.

- Mais n'est-ce pas vous qui profiteriez de l'instabilité ? Si le Président était hors course, vous ne vous en plaindriez peut-être pas. Rires parmi les journalistes.

- Messieurs, je ne pense pas à moi mais à l'intérêt supérieur du pays. Et, de ce point de vue, j'estime que Bessère devrait penser à la bonne marche des institutions plutôt qu'à lui.

- Mais vous aviez dit qu'il était de l'intérêt du pays que le Président abandonne sa charge. En prenant un tel risque, il vous donne une chance. Le madré politicien flaira le piège.

- Ne me faites pas dire ce que je ne dis pas. Je ne souhaite nullement qu'il arrive au Président quoi que ce soit de fâcheux. Je dis qu'il aurait pu tout aussi bien présenter sa démission dans les formes constitutionnelles. Je ne vois pas quel intérêt peut retirer le pays d'une pareille démonstration. J'estime au contraire qu'en faisant cela il nous défie tous, en même temps qu'il défie Monsieur le Professeur Martin dont la science et les mérites dépassent largement nos frontières. Mais vous savez l'entêtement de Bessère et nous ne pouvons qu'attendre ce qui de l'avis du professeur ne peut manquer d'arriver. Voilà un théâtre qui peut coûter cher, à lui d'abord, à la nation ensuite.

Nous ne savions si ces considérations sournoises portaient sur l'esprit des auditeurs mais nous trouvions, nous, qu'elles volaient bien bas.

- Si Bessère réussit, dit Philippe, ça va lui en boucher un coin à ce con-là ! Ah, ce qu'on va rigoler !

- Ne sois pas sectaire à ton tour, Philippe. Tu sais bien qu'il ne peut pas l'aimer.

A l'émission qui suivit, la cordée présidentielle était en train de gravir les lacets du sentier qui entaille les contreforts du glacier de Tête Rousse. Elle avait fait du chemin. On la croyait encore sur le replat horizontal d'herbes et de rocailles, seule portion reposante du trajet depuis le départ jusqu'à Tête Rousse, si on fait une halte au refuge, sinon jusqu'au Goûter. Il y avait beaucoup de monde dans les environs, un peu trop à notre goût, en particulier des saucissonneurs qui n'iraient pas plus haut mais dont les caméras et autres appareils se montraient au passage particulièrement indiscrets. Les gendarmes avaient fort à faire pour écarter les curieux et arrêter les groupes qui, sous prétexte de marcher plus vite, voulaient pouvoir se flatter demain d'avoir rencontré le Président.

La vue que présentait la télévision était superbe. Prise de profil, la pente du contrefort semblait raide et les lacets capricieux du sentier la découpaient sous de splendides nuages Blancs qui dominaient la vallée de Chamonix. C'était déjà un spectacle de haute montagne et, de fait, nous ne devions pas être loin des trois mille, le double de l'altitude de sécurité permise au Président.

La caméra plongea dans la combe que le Président venait de gravir.

- Tu as vu tout ce qui monte ? Les gens sont fous !

- Eh bé ! reprit Georges en riant. On ne peut pas dire qu'il fait une solitaire.

Tout à coup la caméra se retourna sur le sentier.

- Mon Dieu, il est tombé !

Ses deux guides se précipitaient vers lui et l'aidaient à se remettre debout. Le commentateur qui baragouinait on ne sait quoi s'était tu. Nous avions eu peur mais l'explication sautait aux yeux. Il se trouvait que par hasard l'angle de la prise de vue faisait briller des plaques de verglas entre les pierres du sentier.

- Bon, il a piqué une gaufre, dit Philippe. Comme toi, papa, et peut-être au même endroit. Ce n'était pas la défaillance tant redoutée. Les trois hommes riaient, battaient la poussière, reprenaient leur marche. Le reporter en profita pour s'étendre sur les dangers de la montagne, ce qui lui permit de boucler avantageusement son temps de parole.

"LE MONT BLANC DU PRESIDENT". C'est à la reprise de l'émission que pour la première fois apparut ce titre qui serait constamment repris par la suite, titre qui se fondit lentement sur l'étendue blanche du petit glacier de Tête Rousse. Après un tour d'horizon, notamment sur les pentes Nord de l'aiguille de Bionnassay, toutes striées de neige, une autre caméra sans doute nous fit voir au téléobjectif, dans un air tremblant, la tête du Président qui par-dessus un rocher allait de droite à gauche et revenait face à nous. Puis sa chemise rouge émergea, puis son knicker noir, puis ses jambes guêtrées de rouge. Et, pas à pas, comme s'il faisait du sur-place, il parvint avec ses amis sur le bord du glacier. Ici encore, vues de près cette fois, une bonne trentaine de personnes, les unes assises sur de grosses pierres, les autres debout, certaines mangeant ou fumant. Un groupe voulut approcher mais les gendarmes les tinrent à distance. Ce fut Bessère qui se dirigea vers eux.

- Bonjour, les filles. Bonjour, les gars. alors ça va ?

- Très bien, et vous, Président ?

- Jusqu'ici, ça peut faire.

Il serra des mains qui se tendaient.

Allez, Bessère, courage ! Vas-y, vieux ! s'écria un barbu, de loin.

- Merci, fiston. Tu y vas, toi aussi ?

- Moi, non. Je ne vais pas plus loin.

Rires de tous côtés. Le barbu expliqua :

- C'est que moi, je suis paresseux.

- Oh alors, tu iras loin.

- Mais non puisque je suis paresseux.

- Justement tu seras ministre.

- De quoi ?

- Des loisirs, gros malin.

La bonne humeur régnait ici. Bessère se tourna vers Simon.

- Crampons ou pas ? Qu'est-ce que tu en dis ?

Simon considéra le glacier.

- Trente mètres de glace vive. Après, c'est tout bon.

- Ma foi, c'est pas la peine de s'emmerder à les mettre pour les enlever un peu plus loin.

Ce langage peu protocolaire sonnait juste ici.

- Tiens ? Tu ne trouves pas cette question un tantinet timorée ? Ça ne lui ressemble guère.

Nous avons laissé la remarque de Georges sans réponse.

On vit en gros plan les souliers du Président s'appliquer alternativement sur les encoches de glace mouillée, puis, en plan éloigné, les trois hommes se diriger, par une trace profondément marquée dans la neige, droit sur le

refuge de Tête Rousse où ils pourraient prendre un peu de repos avant la rude montée qui les attendait pour atteindre le refuge du Goûter.

Mais la trace bifurquait et Bessère s'engagea sur la voie de gauche, celle que prennent ceux qui ne veulent pas s'arrêter au refuge. Il avait donc décidé de parcourir d'une seule traite la voie qui mène au Goûter. L'étape de Tête Rousse, si importante aux yeux du professeur, s'en trouvait escamotée.

- Ainsi donc le Président, clamait le commentateur, ne juge même pas nécessaire de s'arrêter à Tête Rousse, preuve de son excellent état physique. Vous voyez au-dessus de nous, à une hauteur impressionnante, le refuge du Goûter qui brille. Eh bien, c'est là-haut seulement que maintenant le Président s'arrêtera.

On le voyait parler dans le micro, près de l'hélicoptère posé devant le refuge. Là encore, plusieurs dizaines de personnes s'agitaient, déçues sans doute de n'avoir pas reçu la visite présidentielle.

- Voici Joseph, le gardien du refuge, un ancien guide. Vous aviez préparé quelque chose pour lui ?

- Non. On ne m'avait rien dit.

- Alors pas fâché qu'il soit passé si près sans venir vous dire bonjour.

- Ben non. On se connaît bien. Il passe toujours me voir à la descente, jamais à la montée. C'est normal. Pourquoi perdre du temps quand on marche bien ? La dernière fois, c'était il y a deux ans, il a couché ici pour faire la face Nord de la Bionnassay.

- Où est-ce ?

- Ben là, pardi !

Et, par-dessus les crêtes de rocs qui bordent le refuge, il montrait les parois enneigées, les falaises de glace, les pentes luisantes, hérissées de séracs qui, vues d'ici, prenaient une raideur redoutable.

- Vous voulez dire qu'il a grimpé directement par là ? Mais c'est impossible !

- Comment impossible ? Toutes les années, il y en a qui le font et ce jour-là Bessère l'a fait tout seul.

- Non !

- Si je vous le dis, bon Dieu ! Nous, on le connaît, Serge. C'est un fort. Ça, on ne peut pas le lui enlever.

Et Joseph s'était lancé dans des histoires de montagne où Bessère avait joué un rôle. Un cercle compact s'était formé autour de lui et le commentateur était ravi de l'aubaine.

- ... Et un autre jour qu'il était accroché par les mains et les pieds à un passage très vache dans la Ménégaux à l'aiguille de l'M, je l'entends gueuler : "Joseph, au secours, je perds mon pantalon ! - Et qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ?" que je lui dis. En effet, J'y pouvais rien. Alors il a terminé le passage comme il a pu, les fesses à l'air.

- Il n'avait pas de slip ?

- Si, mais le pantalon avait tiré le tout. Une autre fois, là il faut dire que c'était gazeux, en pleine Sud du Géant...

- Mon Dieu, ils se sont arrêtés ! s'écria quelqu'un.

Tout le monde s'était retourné et la caméra nous montra, à nous aussi, la pente supérieure du glacier contre laquelle la trace montait en diagonale. Les trois hommes étaient groupés, immobiles. Le Président, qu'un zoom nous fit voir de près, s'appuyait des deux mains sur son piolet, penché en avant, la tête basse, sans bouger.

- Il se passe quelque chose. Qu'en pensez-vous, Joseph ?

- Je sais pas. On s'arrête jamais à cet endroit. Des pierres arrivent de temps en temps des pentes de neige plus haut. Pas comme dans le grand couloir mais des fois. Oh, peut-être qu'il reprend son souffle.

Bessère resta bien deux longues minutes dans cette position puis on le vit tourner la tête vers ses compagnons avec qui il discutait. Puis il regarda en direction du grand couloir qu'il ne pouvait voir de l'endroit où il se trouvait. Que se passait-il ?

- Il semble que le Président ait un problème, dit le commentateur. Les trois hommes ne bougent pas. Ils parlent entre eux. Le Président s'appuie sur son piolet. Non, il se relève... Nous attendons... Quelque chose ne va pas... Nous sommes inquiets... Ah, ils repartent... Non, ils s'arrêtent de nouveau... Nous attendons... Qu'en pensez-vous, Joseph ?

- Ben rien.

Et il s'en tirait en décrivant le morceau de choix de la course, ce fameux couloir que voulait bien montrer de bas en haut la caméra.

- Ce passage que vous voyez en ce moment sur vos écrans est le plus dangereux. A lui seul, il fait plus de victimes que tout le Mont Blanc. S'ils repartent, ils le franchiront dans quelques minutes.

- Un bon quart d'heure, oui, rectifia Joseph.

- Mais repartiront-ils ?... Nous attendons... Non. Ils redescendent. Le Président descend le premier dans la terrible pente.

- Pas si terrible que ça, fait Joseph.

- Ils s'arrêtent de nouveau... Un guide enlève le sac du Président et il le garde à la main... Ils sont repartis... Ils descendent très, très lentement.

- Pas si lentement que ça. Dans cette neige molle, il faut bien lever la jambe si on veut pas se foutre en l'air.

- Attendons qu'ils arrivent pour avoir des nouvelles.

Puis, se tournant vers le pilote de l'hélicoptère parce qu'il fallait bien qu'il dise quelque chose :

- Le Président semble renoncer à la course. Qu'est-ce que vous allez faire ?

- Le redescendre, pardi. On est là pour ça

- Vous avez de quoi le réanimer ?

L'autre le regarda avec un sourire de commisération :

- Le réanimer ? Vous trouvez qu'il a l'air de quelqu'un qui a besoin d'être réanimé ?

- Quel con ! murmura Philippe

Nous étions consternés, n'osant croire encore à un échec.

- Après tout, dit Valérie, il va peut-être se reposer un moment au refuge et il repartira après. Il a encore du temps devant lui.

- Ça m'étonnerait, répondit Georges. S'il avait voulu se reposer au refuge, il l'aurait fait tout de suite.

On voyait leur petit groupe se rapprocher, pas à pas, sans se presser. Il arrivait. Le Président avait en effet le visage marqué, chose étonnante puisqu'une demi-heure plus tôt nous lui avions trouvé bonne mine. Quelque chose subitement n'allait plus et tout le monde gardait le silence, même le commentateur.

- Bonjour Joseph, dit Bessère en souriant. Tu peux me préparer un peu de thé ?

- Tout de suite. Fatigué ?

- Oui, fatigué. Alors...

- T'as bien fait. Allez, entrez tous les trois.

- Une déclaration à la télé, Monsieur le Président ?

- C'est vrai : je suis fatigué. Je sens qu'il ne faut pas que je pousse la machine si je veux la ménager pour plus tard.

- T'as raison, reprit Joseph en dégageant le passage. Ménage-toi. Je suis sûr que tu le feras, ton Mont Blanc. Allez, laissez-nous passer, vous autres.

Du coup l'animation avait repris dans les groupes. En échangeant une poignée de mains ou deux, il y a toujours des irréductibles, Bessère pénétra dans le refuge.

- Si le Président est simplement fatigué, ce n'est pas catastrophique, remarqua avec à-propos le présentateur.

Et l'on vit Joseph servir le thé aux trois hommes sur la table ornée d'une toile cirée dont un chaud rayon de soleil, entrant par la fenêtre grande ou verte, avivait les couleurs. Personne dans la salle. Les gendarmes avaient bien fait leur travail. Jean-Jacques regardait souvent du côté de la caméra mais l'autre sembla lui donner un conseil et il ne se retourna plus.

En buvant son thé et en partageant des petits gâteaux avec ses guides, Bessère semblait reprendre des forces. On n'entendait pas leurs paroles mais ils éclatèrent de rires quand Simon renversa son bol sur la table. Joseph donna une bonne claque sur l'épaule de son collègue et tous trois se levèrent.

Un sifflement nous avertit que l'hélicoptère s'apprêtait à partir. On vit ses pales tourner au ralenti et leur vent projeter en l'air des papiers que des sans-gêne comme toujours avaient laissés sur place. Les spectateurs se tenaient à distance.

Quand les trois hommes eurent pris place, le sifflement monta progressivement vers les aigus. On vit gicler l'eau de fonte qui coulait devant le refuge. L'appareil s'éleva lentement d'une cinquantaine de mètres. Des bras tendus, des bonnets, des piolets s'agitaient. Il descendit dans la vallée de Bionnassay et il disparut derrière une arête rocheuse.

- Ainsi le Président a jugé bon d'interrompre son expérience, pour suivre le commentateur. Mais nous pouvons être rassurés. Il ne souffre que d'une fatigue.

Sur quoi l'émission cessa.

- Je suis bien déçu, dit tristement Philippe.

- Nous aussi.

- Moi, pas du tout, riposta Eliane. Je considère qu'il a bien fait. Cela prouve au moins qu'il connaît ses limites et qu'il en tient compte. Ce n'est donc pas un fou comme certains l'ont prétendu. Et d'ailleurs il n'a pas eu de malaise. En tous cas, il nous a montré au moins jusqu'où il pouvait aller. Tout le monde ne peut pas en faire autant.

- Ça prouve, renchérit Georges, primo : que c'est un homme qui sait ce qu'il veut, secundo : qu'il connaît ses limites, tertio : qu'il a beaucoup de forces en réserve. Conclusion : un homme sûr, prudent, qui peut maintenir ses activités actuelles pendant de nombreuses années et qui enterrera beaucoup de ses détracteurs.

Ma femme que je n'avais pas vue sortir arriva, un poste de radio à la main.

- Ecoutez. Il y a un journaliste qui a pu joindre Chabard au téléphone.

- Lui, qu'il ferme sa gueule ! Je ne veux pas l'entendre.

- Moi, si.

- Monsieur le Ministre, vous ne savez pas la nouvelle ? Le Président a interrompu sa tentative et il est de retour dans la vallée.

- Et voilà ! Qu'est-ce que j'avais dit ? Ce qui devait arriver est arrivé.

Mais il sentit vite qu'il était de bonne politique de changer de ton. Il toussa pour gagner du temps.

- Enfin, c'est bien dommage. Nous aurions applaudi s'il avait réussi. Moi, je suis triste pour lui. Il nous avait promis le Mont Blanc. Il en a à peine réalisé le quart et encore à la limite de ses forces. Cela prouve, si besoin était, que l'homme n'a plus les conditions physiques dont il jouissait quand il s'est fait élire. Il est vraiment dommage qu'il ait monté une telle propagande pour aboutir à nous prouver le contraire de ce qu'il voulait. Désormais nous savons qu'il doit se ménager et que maintenant le moment est venu pour une alternance au pouvoir aussi bien dans l'intérêt de la nation que dans l'intérêt de notre cher Président dont nous reconnaissons les mérites et qui restera pour nous un exemple d'énergie.

- La bonne âme ! murmura Eliane.

Il poursuivit un moment sur le même thème quand un autre journaliste, André Mignot, lui demanda d'un air détaché :

- Le Président a fait demi-tour non pas à cause d'une défaillance mais parce qu'il se sentait fatigué. Je crois que beaucoup de gens le seraient à moins. Je voudrais vous poser une question, Monsieur le Ministre, en vous demandant de ne pas me répondre à côté. De la station du Nid d'aigle au refuge de Tête-Rousse ou plutôt jusqu'au point où il s'est arrêté il y a un dénivelé de huit cents mètres environ, dénivelé qu'il a gravi en deux heures exactement. alors ma question est très simple : A sa place, vous, Monsieur Chabard, auriez-vous été capable d'en faire autant ?

- Et pan ! s'écria Georges, comme nous ravi.

- C'est hors du sujet, cher Monsieur. Moi, je n'ai jamais prétendu monter au Mont Blanc. Dans toute cette histoire, il s'agit de Bessère et non pas de moi.

- Si elle vous embarrasse, je la tourne sous une autre forme. Etes-vous prêt à vous rendre compte par vous-même de la performance que cela représente en faisant vous aussi, demain ou un autre jour, et en tenant le même horaire, le même trajet ?

- Ecoutez, hein, ça suffit ! Je ne suis pas concerné par cette histoire, moi. Veuillez vous abstenir de pareil procédé.

- Alors veuillez m'excuser, Monsieur le Ministre, mais de toute évidence la réponse est non.

Eclats de rires de nous tous en écho à ceux qui nous parvenaient du studio. C'était bien envoyé. Chabard ne put cacher sa colère.

- Un peu de convenance, Monsieur, s'il vous plait ! Je n'ai jamais prétendu faire des exploits, moi. La conclusion de toute cette histoire est que le Président est maintenant un homme fatigué et qu'il doit se ménager. Un point, c'est tout. Dès demain je vais réunir le comité du parti pour examiner les moyens à mettre en œuvre en vue de proposer au pays l'alternance dont maintenant il est prouvé qu'il a besoin.

C'est d'un cœur bien morose que nous sommes tous retournés à nos occupations l'après-midi, y compris Philippe à son terrain de football.

Mais le soir nous avions meilleur moral. Il se confirmait que dans l'opinion la tentative du Président n'était pas regardée comme un échec. Les gens considéraient au contraire qu'il avait bien fait de démontrer au pays de quelles ressources il disposait encore et qu'après tout, s'il était si malin, Chabard n'avait qu'à prouver qu'il était capable d'en faire autant. L'intervention d'André Mignot avait porté.

Certains cependant considéraient qu'il avait commis une erreur en parlant du Mont Blanc. S'il avait visé seulement Tête Rousse, le succès aurait été complet. A quoi d'autres répondaient, non sans raison, que tout le monde connaissait le Mont Blanc alors qu'il n'y avait pas un Français sur cent qui, avant ce jour, avait entendu parler de Tête Rousse.

Aux informations du soir parut le professeur Martin auquel tout d'abord Sylvie Boucher avança des excuses.

- Ne nous en veuillez pas de vous déranger dans vos travaux, Monsieur le Professeur, mais tout le pays est anxieux de connaître votre jugement. Comment interprétez-vous l'échec de la tentative du Président ?

- Echec, dites-vous ? Mais pas du tout, pas du tout... Pour nous c'est une grande victoire. Et cela à deux titres. D'abord le Président a atteint une altitude prohibée pour lui. C'est un exploit mémorable dû à ses connaissances médicales et à une conduite remarquablement intelligente de son rythme de progression, un effort régulier sans jamais forcer. Mais la victoire que j'estime la plus incontestable est la sagesse qu'il a montrée en faisant demi-tour dès qu'il s'est senti fatigué. Il est allé à la limite de ses

possibilités mais pas au-delà. Pour nous c'est un franc succès qui reconfortera nos malades.

La main sous le menton, Sylvie lui lança un sourire malicieux.

- Faut-il alors conseiller à vos malades de vous désobéir ?

Le professeur se mit à rire.

- Non pas, non pas ! J'ai voulu dire aux malades que nos marges de sécurité sont importantes et que, s'ils restent sagement à l'intérieur, ils peuvent continuer à vivre en toute confiance. Avis donc à ceux qui se laissent trop facilement démoraliser. Ma satisfaction est d'autant plus vive que le Président a bien voulu se prêter à un examen et que nous avons pu constater que son cœur n'avait aucunement souffert des efforts accomplis. Un interne est même allé jusqu'à trouver que la zone nécrosée s'était réduite mais ce ne pouvait être qu'une erreur d'interprétation. C'est vous dire à quel point nous sommes rassurés. Vous savez, Mademoiselle, beaucoup de gens qui se disent en bonne santé seraient bien contents de pouvoir faire ce qu'il a fait aujourd'hui.

Avait-il entendu l'interview de Chabard ? Probablement pas, ce qui ne donnait que plus de poids à cette remarque. A l'inverse de ce dernier, le professeur nous devenait maintenant sympathique. Il montrait de l'affection pour son patient alors que l'autre ne dévoilait qu'un esprit sectaire.

Le lendemain, jour qui aurait dû voir son arrivée au sommet du Mont Blanc, Bessère le passa à se reposer. Il reparut le surlendemain au Conseil des Ministres apparemment bien dans sa peau, souriant, comme si rien ne s'était passé.

Les commentaires de la presse furent en général favorables, les critiques de l'opposition modérées. Certains journaux de la majorité portaient en titre ou en sous-titre la question du journaliste : Chabard, auriez-vous été capable d'en faire autant ? Quarante huit heures après, on ne parlait plus d'alternance. Il était admis par tous que le Président était fort capable de terminer son quinquennat et même de se représenter pour le suivant sans grand risque d'être battu. Non, Tête Rousse n'était pas un échec.

Et nous, dans la famille, nous savions qu'il n'en resterait pas là. Il repartirait de temps à autre dans quelque coin des massifs qu'il aimait pour tenir ou même améliorer la forme qu'il avait révélée à Tête Rousse.

Tranquille maintenant du côté de l'opposition, Bessère avait d'autres chats à fouetter avec la Conférence des Nations d'Afrique Noire. Il fut le seul chef d'état européen à partir pour Yaoundé où il était invité en qualité de médiateur. Le conflit de la Côte d'Ivoire avec le Mali continuait à faire des victimes. Bessère qui était un ami personnel de Mamahôé, le président de la Côte d'Ivoire, et un ancien condisciple de collègue d'Al-Bogo, le chef du gouvernement du Mali, se rendit alternativement à Abidjan et à Bamako et il obtint un cessez-le-feu juste à la veille de la séance d'ouverture de l'assemblée Constituante de la Confédération des Etats d'Afrique Noire, succès bien fragile mais succès tout de même.

Pendant ce temps il fallait préparer la loi de finances et arbitrer entre les besoins des différents ministères, besoins d'autant plus pressants que chacun voulait sa part de la reprise économique. Bessère se dépensait comme avant à sa tâche de Président. L'actualité faisait oublier la performance de Tête Rousse si ce n'est que de temps en temps reparaisait ça et là, au détour de divers commentaires, une phrase du genre : "Le Président, bien remis de son accident de santé comme il en a fait la preuve au Mont Blanc,..."

Mais ces rappels devenaient rares. Nous attendions, nous, dans la famille, les vacances du mois d'août pour courir vers la montagne. Valérie et Georges avaient prévu de passer quinze jours à Chamonix avec Philippe

et Alexis, un de ses copains, avant de nous rejoindre, Eliane et moi, à Briançon où nous devons passer tout le mois.

Hélas, ce mois d'août fut plutôt pourri. Ils purent faire cependant tous les quatre la Tour Ronde. Alexis, de deux ans son aîné, entraîna Philippe au Peigne d'où ils redescendirent sous un bel orage. Leur Mont Blanc, entrepris par les Grands Mulets parce que les conditions étaient mauvaises du côté du Goûter, n'alla guère plus haut que le refuge. Georges avec un guide s'offrit tout de même la face ouest des Drus.

Pendant ce temps, bénéficiant du climat plus favorable de l'Oisans, j'avais eu le plaisir de faire grimper ma courageuse Eliane au Gaspard et à l'Ailefroide Occidentale. Mais nous ne sommes pas près d'oublier une traversée du Pelvoux dans une tempête de neige en haut et sous une pluie battante à la descente, après le glacier des Violettes. Quand nous fûmes tous réunis à Briançon, une belle éclaircie nous permit d'aller coucher ensemble au refuge de la Pilatte et de faire l'arête nord-est des Bans. Sur quoi le ciel nous gratifia d'orages presque journaliers, plâtrant la haute chaîne et nous repoussant vers les Cerces, magnifique massif d'escalade, qui est aux Ecrins ce que les aiguilles Rouges sont au Mont Blanc.

Et puis avec septembre arriva un temps superbe, un de ces grands beaux fréquents en arrière saison, installé pour longtemps, ciel bleu immuable, air calme, pas de risque d'orage, glaciers dégagés, bref un temps paradisiaque pour montagnards, au point que, pour compenser le manque à gagner des guides au mois d'août, les refuges prolongèrent leur ouverture.

Il nous fallait, quant à nous, absolument voler des week-ends pour combler notre frustration des vacances. Valérie et Georges purent réussir sous un ciel idéal une des trop rares traversées de la Meije depuis juillet. Moi-même, j'avais conduit Philippe au Tour Noir en montant par le col d'Argentière et en redescendant par le glacier des Améthystes, lequel nous gratifia d'une chaleur torride.

Deux mois s'étaient largement écoulés depuis la tentative du Président. Philippe avait repris le chemin du lycée et les journaux ne parlaient plus que des conflits raciaux qui secouaient les pays européens, notamment la Yougoslavie et la Grèce, avec des retombées chez nous, lorsqu'un soir, comme nous étions rassemblés devant le poste de télévision pour savoir un peu ce qui se passait à travers le monde, on apporta un papier à Sylvie Boucher.

Celle-ci le parcourut avec un visage qui se voulait impassible mais qui laissait filtrer un certain étonnement. Puis elle leva les yeux en souriant.

- On nous communique une nouvelle surprenante. Je vous la lis telle quelle : "Le Président de la République se repose en ce moment au refuge du Goûter qu'il a atteint par ses propres moyens et où il se propose de passer la nuit".

- Quoi ? s'écria Philippe.

- Tel est le flash qui nous parvient à l'instant. Nous n'en savons pas davantage. Nous pensons cependant être en mesure de vous donner plus de détails d'ici la fin de ce bulletin d'informations.

Cette nouvelle produisit sur nous l'effet d'une secousse électrique. Nous avons applaudi.

- Pas possible ! Formidable ! Mais oui, on aurait du s'en douter ! Bravo ! Vive Bessère ! Vas-y, Bessère !...

- Il va faire le Mont Blanc ou pas ? Ça n'a pas été dit.

- Qu'est-ce que tu crois ? Sinon il se serait fait redescendre.

- A moins qu'il veuille redescendre par ses propres moyens.

Vers la fin des informations que nous n'écoutions plus guère, la présentatrice vint calmer notre impatience.

- Voilà un nouveau papier qui va répondre aux questions que nous nous posons tous. "Le Président a quitté ce matin le Nid d'aigle, station d'arrivée du petit train, à neuf heures trente et il a atteint le refuge du Goûter à quatorze heures vingt sans s'arrêter au refuge de Tête Rousse. En arrivant il a pris un déjeuner avec au menu : soupe de légumes, steak avec pommes de terre et haricots, fromage, tranches d'ananas, le tout accompagné d'un petit vin de Savoie. Pas de café. Il est allé ensuite se prélasser au soleil avec les autres alpinistes présents au refuge. Puis il a provoqué Jean-Jacques, l'un de ses deux guides, à une partie d'échecs et s'est fait battre. Ensuite dîner : bouillon de légumes accompagné de lait, gratin dauphinois, yaourt, pomme, vin également mais pas de café non plus. Il a pu assister à un splendide coucher de soleil et vers vingt heures, comme il est de règle dans les refuges d'altitude, il est allé se coucher dans le dortoir des guides. Demain, lever à trois heures, départ pour le Mont Blanc vers quatre heures, arrivée au sommet prévue, si tout va bien, entre huit et neuf heures. Dès son arrivée, un hélicoptère le redescendra dans la vallée. Prévisions météorologiques : beau temps."

- Youpi ! clama Philippe et nous échangeons des coups d'œil joyeux.

- Nous avons aussi appris que ce n'est que vers seize heures qu'il a permis à un reporter de France-Match, qui se trouvait là pour faire un reportage rétrospectif sur sa première tentative, de téléphoner à Europresse. On suppose que le Président a voulu, en taisant son départ, éviter la cohue et les incidents qui ont marqué sa première tentative, des vols et plusieurs blessés, et tester sa résistance physique avant que la nouvelle soit connue. Nous allons essayer d'improviser un entretien avec le professeur Martin pour savoir ce qu'il en pense – et la présentatrice esquissa un sourire - et aussi avec le ministre Chabard, si toutefois nous pouvons les joindre.

- Cette fois, s'écria Philippe, je suis sûr qu'il réussira. Qui veut parier ?

- D'autre part notre chaîne va tenter de donner en direct la retransmission de l'ascension du Président dès le lever du soleil. Mais, et nous le soulignons, cela représente un tel tour de force professionnel et technique que nous ne promettons rien.

- Ah, dans ce cas je sèche les cours !

- Tant pis pour la Préfecture !

- Attendez. On va voir comment s'organiser.

- Oui, mais pour quelle heure ?

Notre excitation nous faisait parler tous en même temps.

- Alors voilà ce que je propose, dis-je enfin en fermant la télévision. Demain donc lever à trois heures. On commencera par suivre Radio-Atlantique qui vient d'annoncer le reportage d'après ce que m'a dit Valérie. Après on se met à la télé. Allons vite nous coucher pour tenir compagnie au Président.

Mon sage conseil n'eut pas de succès. Valérie arrivait avec son petit poste qu'elle posa sur la commode.

- Martin à la radio !

Du coup on revint faire le cercle.

- ... que moi-même, Monsieur, je suis très surpris. Je ne croyais pas qu'il irait jusque là, surtout après la sage interruption de sa première tentative.

- Mais alors, vos prévisions...

- Je n'ai rien à y changer. En faisant cela, je maintiens avec force que le Président court un danger mortel. C'est mon devoir de le dire. La seule correction que j'apporterais tient à une révision de notre appréciation de la marge de tolérance en ce qui concerne ses possibilités physiques. Après sa première expérience, nous avons procédé une nouvelle fois à l'examen de son dossier et, après avoir mieux pris en compte chacun de tous les éléments de son état général qui est excellent, hormis le cœur, le fait aussi

qu'il ne boit pas, ni ne fume, qu'il n'a jamais cessé de prendre de l'exercice, nous avons révisé en hausse notre jugement. Mais de là à dire qu'il ne courrait aucun risque à monter au refuge de Tête Rousse et à plus forte raison à celui du Goûter, il y a un tel pas que nous nous estimerions inexcusables, que dis-je ? criminels de le franchir.

- En somme, vous n'auriez pas donné cher de sa peau si on vous avait prévenu qu'il allait monter au Goûter.

- Le mot n'est pas convenable. Je redis, Monsieur, que, même en tenant compte de la révision en hausse de nos appréciations, le Président a couru un grand danger en montant au refuge du Goûter. Le danger est moindre maintenant que pendant l'effort mais il aurait dû redescendre tout de suite, une fois son but atteint, au lieu de vouloir passer la nuit à pareille altitude. Il est nécessairement fatigué et bien des crises surviennent pendant la nuit.

- Mais qu'est-ce qu'il raconte ? s'écria Philippe.

Nous guettions en souriant la réaction du professeur.

- Son but atteint, dites-vous, Monsieur le Professeur ? Vous n'avez dû entendre que la première information.

- Comment cela ?

- Mais c'est qu'il veut monter demain au sommet du Mont Blanc.

- Mais c'est insensé, proprement insensé !... Il a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent de tomber en route et même d'y laisser la vie ! Insensé ! Je ne sais que vous dire...

Le pauvre professeur en bégayait.

- Et si tout se passe bien, s'il arrive au sommet sain et sauf, qu'en direz-vous ?

Un silence suivit qui nous parut long. Le professeur réfléchissait. Enfin, grave mais apaisé, il dit lentement :

- Voyez-vous, la science médicale ne formule ses jugements qu'à la suite d'une longue expérience sur des milliers, des dizaines de milliers de cas. C'est d'après cette expérience que nous établissons nos conseils, principalement sur les limites à ne pas dépasser. Nous savons maintenant que jusqu'à dix huit cents mètres, deux mille même à la rigueur dans son cas particulier, une promenade moyennant un effort modéré ne fait courir aucun danger au Président. Au-delà, les risques commencent. Si le Président parvenait au sommet, eh bien, je maintiendrais qu'il n'avait pas une chance sur cent, peut-être sur mille, d'y arriver, que, sur mille malades dans un état identique au sien qui auraient commis une telle folie, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf se seraient écroulés en route, qu'un seul, au plus, pouvait atteindre le sommet. Alors je dirais que cette chance sur mille, c'est le Président qui l'a eue. C'est tout.

- Vous ne croyez donc pas à sa réussite.

- Franchement non et mes collègues ne me contrediraient pas. Maintenant, vous savez, un miracle... Mais, comme je vous l'ai dit, nous n'avons pas le droit, nous, praticiens, de nous appuyer sur la croyance au miracle.

- Allons bon ! murmura Eliane. Voilà de nouveau qu'il me fait peur.

- Moi, pas du tout ! Bessère le fera mentir, ce con !

- Philippe, il fait son métier. Tu n'as pas le droit de parler ainsi. Moi aussi, je crois à la réussite du Président.

Je me levai, presque à regret.

- Rien à la télé ? On va se coucher.

Encore une fois j'avais trop parlé. Du coup Philippe avait appuyé sur la télécommande et soudain nous vîmes en gros plan la face rubiconde de Chabard.

- Encore ? Je casse le poste !

- Attendez, ça a l'air de barder.

- ... et je suis en droit de poser la question : de qui se moque-t-on ? Le plus éminent cardiologue de France avait affirmé, et combien, qu'il mettrait sa vie en danger si seulement il montait au refuge de Tête Rousse. Or voilà un homme prétendument atteint d'un grave infarctus qui renverse toutes les lois de la médecine non seulement en grimpant à trois mille huit cents mètres et cela dans un temps excellent pour un alpiniste entraîné mais, qui plus est, projette d'escalader la cime du Mont Blanc, le plus haut sommet d'Europe.

- Bravo pour escalader, remarqua Georges.

- Alors moi, je dis : de deux choses l'une, ou tous les médecins de France et de Navarre et d'ailleurs sont des ignorants, ou l'homme qu'on nous dit gravement atteint est en réalité à peine marqué ou même, et il faut qu'il le soit pour faire ce qu'il fait, en excellente santé. Comme personne ne peut faire l'affront aux médecins, et surtout aux spécialistes, d'être des ignorants, force est bien de conclure qu'on nous a trompés sur l'état du Président. Tout cela sent la mise en scène, dès même sa défaillance à la conférence de presse, défaillance qu'on a gonflée opportunément. Et encore : si tant est qu'elle ait été vraie !

- Tant té té té, il a l'air furax, dit Philippe.

- La preuve est faite ce soir que le pays est victime d'une publicité mensongère. A vouloir pousser trop loin le bluff, on le dégonfle. Non, personne ne croit plus maintenant à cette histoire d'infarctus. Il s'agit plus prosaïquement de propagande électorale pour un homme bien portant qui prépare sa réélection l'an prochain.

- Merci, Monsieur le Ministre, de nous avoir exposé votre opinion, une opinion qui, bien entendu, n'engage que vous .

- Pardon, ce n'est pas une opinion. C'est un constat que tout un chacun peut faire. Aux Français d'apprécier.

- Merci, Monsieur le Ministre.

Et Sylvie Boucher passa à d'autres actualités.

Nous, nous étions scandalisés. Chabard avait pris sur ses derniers mots un petit air de triomphe parce qu'il allait sûrement entraîner une bonne partie de l'opinion à sa suite. Sa démonstration était habile. Demain beaucoup hausseraient les épaules devant leur poste de télévision, si même ils l'allumaient. Le public n'aime pas qu'on le prenne pour une dupe.

Georges se frappa la cuisse.

- Bon Dieu, et les médecins ? D'après lui, ce sont donc des menteurs ! Il faut qu'ils protestent.

- Ils le feront sûrement mais demain ce sera trop tard. L'actualité sera passée. A moins que...

- ... que Bessère clapse pour le simple plaisir de confondre Chabard.

- Crétin ! Je dis à moins que ceux-ci passent tout de suite un communiqué. S'ils ne sont pas forcément futés en politique, par contre ils ont l'amour-propre plutôt chatouilleux.

Il ne fallut pas dix minutes pour qu'on voie la présentatrice s'interrompre.

- Décidément on nous passe beaucoup de papiers en ce moment. Je vous lis celui-ci : "En vertu de son droit de réponse, le professeur Martin demande à la direction de cette chaîne d'organiser dans les plus brefs délais une confrontation avec monsieur le ministre Chabard. C'est pour lui et ses collègues une question d'honneur."

Elle releva la tête.

- Il ne m'appartient pas de vous dire si cela sera possible. Attendons la réponse de la direction. L'actualité est décidément brûlante en ce moment.

- Zut ! Ça va faire fondre la neige !

- Comme connerie, chapeau ! lui répliqua son frère.

La présentatrice achevait son programme d'informations quand elle prit son téléphone en présentant à nouveau ses excuses.

- La direction nous fait savoir qu'elle espère pouvoir accéder à la demande du professeur Martin et que la confrontation pourrait avoir lieu dans la soirée. Notre programme serait alors modifié en conséquence.

Nous étions vivement soulagés. Enfin Martin allait pouvoir remettre les choses au point en présence même de Chabard. Cela promettait du sport.

Qui donc critique le manque d'initiative des gens de télévision ? A dix heures trente exactement, ils avaient réussi à réunir les partenaires du débat, ce qui représentait une belle performance.

Bernard Deust nous présenta à sa droite le professeur Martin, le professeur Cloud-Durieux, directeur médical de l'hôpital cardiologique de Saint-Amant, le professeur Coudamine, chef de clinique au Groupe Cardiovasculaire de Grand-Moutier, le docteur Clément, radiologue, le docteur Foy, spécialiste des investigations par scanner et résonance magnétique.

A sa gauche, en face d'eux, avaient pris place Chabard au sourire visiblement forcé, Magneton, le secrétaire général du second parti de l'opposition, et trois médecins généralistes, membres sans doute de l'un ou l'autre des deux partis.

- Messieurs, exposa pour commencer Bernard Deust, en vous réunissant sur ce plateau, notre but n'est pas d'ouvrir une polémique mais de dissiper ce que nous croyons être un malentendu. Nous allons donc entre gens de bonne volonté éclaircir le débat par une courtoise et franche discussion. Puisque c'est vous, Monsieur le Professeur, qui vous présentez comme l'offensé, c'est à vous le premier que nous donnons la parole.

Offensé, il l'était. Ses mots claquaient, lentement, sèchement.

- En effet, c'est en voiture, tout à fait par hasard, que j'ai entendu ce soir un homme politique éminent tenir des propos devant la nation, car c'était une heure de grande écoute, tenir des propos qui, en clair, revenaient à dire que nous étions des menteurs. J'en étais ...

- Je n'ai jamais dit que vous étiez des menteurs mais qu'il ...

- Je vous en prie, monsieur le Ministre ! Vous me laissez parler sinon je quitte ce studio immédiatement.

- Nous aussi, appuya Cloud-Durieux.

- Odieux ! J'en étais scandalisé ! Il y allait de mon honneur, de celui de mes collègues et du corps médical tout entier.

Chabard montra d'un geste les trois médecins qu'il avait près de lui et qui semblaient plutôt gênés.

- De ceux-là également, ajouta le professeur. Si bluff il y a, Monsieur le Ministre, il faut que le professeur Cloud-Durieux, le professeur Coudamine, le docteur Clément, le docteur Foy et votre serviteur, nous ayons été de connivence avec je ne sais quelle mafia politique pour jouer une telle comédie. Il faut que tous nos communiqués sur l'état du Président aient été falsifiés. Vous nous feriez beaucoup d'honneur, Monsieur le Ministre, si nous étions des comédiens car alors nous aurions été parfaits. Hélas, nous n'avons pas un tel talent.

Rires chez ses collègues.

- Mais notre profession n'est pas celle des comédiens, lesquels poursuivent d'autres buts, avec ce talent qui précisément nous manque, et beaucoup font notre admiration, sans compter que certains figurent parmi nos clients. Notre profession touche à la vie et à la mort, Monsieur le Ministre. Ce sont des réalités trop graves pour qu'on les mêle à la politique. Un médecin digne de ce nom peut avoir ses idées en la matière mais jamais, entendez-vous, jamais il ne les laissera franchir les portes de son cabinet de consultation. A l'écoute de vos propos, j'ai estimé, Monsieur le Ministre, que vous portiez atteinte à l'intégrité et à l'honneur de notre profession et

j'ai aussitôt alerté mes collègues et amis ici présents pour venir avec moi, sur le champ, vous demander des explications.

Chabard avait pris un petit air pincé. Magneton, lui, ne semblait pas tellement affecté que l'orage s'abatte sur son homologue et, somme toute, concurrent. Les trois médecins ne pipaient mot.

- Je n'ai pas d'explication à vous donner, Professeur. Ce sont les faits qui m'ont conduit...

- Là, je suis tout à fait d'accord avec vous. Ce sont les faits et les faits seuls qui comptent. On peut en tirer toutes les conclusions qu'on voudra mais les faits sont les faits et ils sont intouchables. En tant que tels, ils constituent la base même de toute science. Je procéderai donc en deux temps. Premièrement, nous allons, mes collègues et moi, exposer précisément ces faits devant tous les téléspectateurs. En un second temps, vous allez nous présenter des excuses, Monsieur le Ministre, sinon nous sommes au regret, pour défendre l'honneur de notre profession, de vous informer que nous déposerons une plainte pour diffamation.

- Bien joué, s'exclama Philippe.

- Eh bien, allez-y ! Nous sommes tout à fait à l'aise.

- Je vous souhaite de le rester jusqu'au bout. Avant d'ouvrir devant tous le dossier médical du Président, je rappelle que celui-ci nous a, formellement et publiquement, délié du secret médical, ce qui nous met, nous aussi tout à fait à l'aise, Monsieur le Ministre. Et maintenant je laisse la parole au professeur Cloud-Durieux.

Jamais amphithéâtre de médecine ne vécut un cours aussi clair, ni aussi captivant que celui qui fut adressé à des millions de téléspectateurs ce soir-là . Ils avaient apporté tout le dossier. Pendant une heure, ils purent nous faire suivre jour après jour l'évolution de la maladie du Président. Radios, photos, schémas apparurent tour à tour sur l'écran, commentés en détails. Des rapports restés jusqu'ici confidentiels furent exposés et lus en même temps. L'un d'eux nous frappa, celui de la première journée, émanant du professeur Coudamine : "Je serais plus réservé que mes collègues. D'après mes investigations et les rapports du docteur Clément et surtout ceux du docteur Foy, j'estime l'état du Président si grave qu'il risque de ne pas passer la nuit. Une vigilance de chaque seconde s'impose". Et le lendemain : "Je suis surpris et en même temps heureux que le Président ait franchi le cap du danger de mort imminente et je commence à croire qu'il a des chances de s'en tirer. C'est maintenant une question de douze heures". Et le surlendemain : "Le professeur Martin, le professeur Cloud-Durieux et moi, sommes maintenant d'accord : sauf accident vraiment imprévisible, le Président est sauvé. Nous pouvons exprimer une telle opinion dans nos communiqués à la presse".

Nous eûmes droit aux résultats des analyses, aux courbes de température, de pouls, d'urée, etc... sans compter les nombreux électrocardiogrammes et même un encéphalogramme pris par acquit de conscience qui se révélait parfaitement sain. Tout le monde put suivre les progrès de la guérison du cœur présidentiel, laquelle laissait toutefois une séquelle bien délimitée mais définitive.

- Maintenant, Monsieur le Ministre, nous attendons vos explications et vos excuses.

Le vieux renard, qui avait eu le temps de réfléchir, leva les bras en affectant un rire amusé :

- Cher Professeur, mon explication est toute simple. J'ai exprimé tout haut ce que quantité de Français commençaient à penser tout bas. Les gens raisonnent simplement, voyez-vous. Vous dites que votre patient ne doit pas dépasser l'altitude de 1.500 mètres et voilà qu'il grimpe à 3.200 en un temps très convenable pour un homme bien portant et sans autre inconvénient qu'une fatigue bien compréhensible. "Il a joué avec la mort,

dites-vous, ensuite : 3.200 mètres est l'extrême limite qu'il pouvait atteindre". Et voilà que ce soir, tout de go, on nous apprend qu'il est monté aux 3.800 mètres du refuge du Goûter. Et pour finir de nous faire douter de tous les renseignements médicaux qu'on nous a donnés, on nous apprend l'incroyable, qu'il va gravir le Mont Blanc, 4.800 mètres, le plus haut sommet d'Europe. Rien que ça ! Que pouvions-nous en conclure ? Une telle contradiction entre vos communiqués et les performances du personnage avait de quoi troubler, avouez-le.

- Si vous en étiez resté là, Monsieur, nous n'aurions aucun reproche à vous faire. Mais ce que nous ne pouvions laisser passer, c'est votre insinuation selon laquelle nous aurions trempé dans un bluff énorme, que nous nous serions prêtés à une basse manœuvre politicienne, en vue de faire réélire le Président. Cela nous ne pouvons le tolérer et nous exigeons des excuses.

Les autres membres du corps médical approuvèrent de la tête, y compris, ce qui fit drôle, l'un des trois généralistes, sans doute un peu dans les nuages.

Chabard allait-il relever ce qu'il y avait d'intentionnellement excessif dans les paroles du professeur ? Il ne mordit pas à cet hameçon qui l'aurait obligé à se mettre sur la défensive. Coudes sur la table, en se frottant les mains, il avait pris une mine amusée :

- Avant d'aller plus loin, avouez, Messieurs, que vous avez là un malade peu ordinaire...

- Certes oui, mais là n'est pas la question.

- ... et qui vous donne beaucoup de fil à retordre. Je vous répondrais, Messieurs, que si vous nous aviez fourni toutes les explications que vous nous avez si magistralement développées tout à l'heure, cet incident n'aurait jamais eu lieu. Finalement, en y allant un peu fort - c'était une tactique, vous l'avez bien compris - je ne suis pas si mécontent de vous avoir permis de lever les doutes qui se faisaient jour dans l'esprit de pas mal de nos concitoyens et de vous avoir donné l'occasion de prouver l'intégrité de votre honneur. C'est pourquoi - et il se mit à rire - sans aller tout de même jusqu'à vous demander des remerciements, c'est volontiers, mais très volontiers, Messieurs, que je vous présente toutes mes excuses. Etes-vous satisfaits ?

- Affaire terminée ! conclut sèchement le professeur. Messieurs, nous vous remercions.

Et les représentants du corps médical se levèrent d'un bloc et ils se retirèrent.

Cette retraite était digne puisqu'elle ponctuait la victoire sans réplique du professeur mais elle avait l'inconvénient d'abandonner le terrain à Chabard. Celui-ci en profita pour plaisanter ostensiblement avec ses partisans, montrant ainsi le peu d'importance qu'il accordait à l'incident. Il eut même le culot d'ajouter :

- Et nous avons eu droit en plus à des remerciements !

Pour couper court, Bernard Deust, agacé, dut élever la voix.

- Merci, merci, Messieurs. Voilà un malentendu de dissipé. Et dire qu'en ce moment, ignorant cette querelle, le Président dort du sommeil du juste dans le refuge du Goûter !

- Il ne s'en tire pas si mal, ce Chabard, conclut Eliane.

- Oh, c'est un vieux malin ! N'empêche que le véritable vainqueur de cet incident, c'est Bessère. Et encore sans le savoir.

A trois heures du matin, nous étions tous debout attendant l'émission d'un poste suisse qui avait promis de couvrir intégralement l'ascension jusqu'au sommet du Mont Blanc.

L'émission ne commença qu'à trois heures vingt cinq. Xavier, le reporter, nous annonça qu'il se trouvait dans un coin de la grande salle du refuge, parlant à voix basse pour respecter la consigne de discrétion.

- Tout le monde ici prend son petit déjeuner. Curieux spectacle. Une joyeuse pagaille où chacun essaie de se placer comme il peut avec son plateau qu'il est allé chercher au guichet de la cuisine à l'appel de son nom. Le Président et ses deux guides sont à peine respectés. Ils n'excitent même plus la curiosité d'hier et, si je ne les connaissais pas, rien ne me permettrait de les distinguer. Le Président partage du pain avec eux. Je crois qu'ils boivent, lui un bol de thé, eux du café, avec pour tous pain, beurre et confiture. Ma foi, le Président a l'air en pleine forme. Tout à l'heure il a dit qu'il avait bien dormi, sans aucun calmant.

- Ça m'a l'air de bien démarrer, remarqua Georges.

Pour tenir l'antenne, le reporter se livra à une description des sacs, des cordes, puis du refuge, de son confort, du problème que constitue le glacier qu'on doit entailler chaque année si on ne veut pas voir le refuge poussé insensiblement vers le vide.

- Ah, ils se lèvent. Ils enfilent leurs souliers. C'est une cérémonie que d'enfiler des souliers de montagne. Mon guide m'a dit que c'était la partie de l'équipement la plus importante. Je veux bien le croire après avoir vu les ampoules que m'a montrées hier soir un alpiniste aux souliers, paraît-il, trop neufs alors que son guide avait les pieds tout roses en se déchaussant.

Suit un cours sur l'équipement qui nous ennuie bien un peu mais le brave reporter doit bien meubler l'attente.

- Tiens, Bruno, le gardien, vient parler au Président... Ils se serrent la main... Le Président porte son sac à la main comme ses guides et descend les escaliers qui mènent au sas garni de plaques métalliques où les alpinistes peuvent s'équiper au chaud et prendre leurs crampons car, à cette altitude et à cette heure, il fait très froid dehors. Je vais maintenant passer l'antenne à Raoul qui attend, le pauvre, à l'extérieur du refuge. A toi, Raoul.

- Ici Raoul. Je suis emmitoufflé jusqu'aux yeux car la température est de moins onze. Du coin de la petite terrasse qui court le long du refuge, j'aperçois un ciel plein d'étoiles. Je ne m'y connais pas mais je reconnais tout de même la Grande Ourse, penchée sur l'horizon. Ce qui me frappe le plus, ce sont ces milliers de lumières, très bas dans les vallées, et ces phares de voiture minuscules, au fond de l'abîme, sur la route de Chamonix. On se croirait en avion. C'est très beau. Devant moi quelques cordées passent, chaque alpiniste portant à la main ou sur son casque une lampe électrique. Dès le coin du refuge, ils se mettent à gravir une forte pente de neige gelée aussi dure que la glace. Mais ils portent tous des crampons aux pieds et ils s'aident de leur piolet. Je dois dire que cela aussi me paraît féérique. Ça me rappelle les Noël's d'autrefois dans la campagne. D'où je suis placé... Ah, voilà la cordée du Président... Je le reconnais à son anorak rouge. Non... Si, c'est lui. L'autre l'appelle Serge. Il porte une lampe frontale et il tient d'une main des anneaux de corde, de l'autre son piolet, mains gantées naturellement... Voyons l'heure. Eh bien, quatre heures, quatre heures tout rond. Le voici qui attaque lentement la forte pente, monte quelques pas et se retourne. Je tends le micro dans l'ombre sans qu'ils m'aperçoivent. Ecoutez !...

Un bruit de pas. Puis, ténue, la voix typique de Bessère :

- Un bon petit raidillon comme ça, rien de tel pour vous mettre en jambe.

- Aujourd'hui, c'est le grand beau. On n'aura pas besoin de se presser.

- Vous voyez, reprit le reporter : ce ne sont pas des secrets d'Etat. La troisième attaque la pente à son tour et lentement, pas à pas, la cordée avec ses lumignons monte là-haut vers l'arête. Je passe maintenant le relais à Mario. A toi, Mario.

- Ici Mario. Je suis sur l'arête de neige qui domine d'une vingtaine de mètres le refuge, mais du côté de Chamonix, assez loin du trajet du Président qui ne peut me voir, ni m'entendre. Raoul avait dit qu'il n'y avait pas de vent mais, ici, un petit air glacial monte des profondeurs. Je ne tiendrai pas longtemps dans cette immobilité. Mes pieds sentent le gel, mon nez aussi... Je vois la cordée des trois. Le Président arrive à l'instant sur l'arête et tourne à droite pour la suivre à peu près horizontalement par une trace bien marquée. Il ralentit pour laisser aux autres le temps d'arriver... Voilà, c'est fait... Leurs trois lumières s'éloignent. De chaque côté de l'arête, les pentes sont affreusement raides et la neige est tellement gelée que tout à l'heure j'ai échappé mon mouchoir et il a glissé vers les profondeurs comme sur de la glace vive. Pour moi, c'est inquiétant et je me garde de faire des mouvements brusques, bien que je sois assuré par mon guide. Ici, le spectacle est magnifique. On voit une procession de loupiotes - c'est ainsi que j'ai entendu nommer les lampes - s'échelonner par paquets dans l'ombre, de plus en plus minuscules au fur et à mesure qu'elles s'éloignent. Elles se dirigent par un chemin invisible mais qui, pour je ne sais quelle raison, me paraît bien capricieux, vers le bas d'une ombre énorme qui n'est autre que le Dôme du Goûter. Ainsi donc le Président est parti et bien parti, après, dit-on, une bonne nuit. Et tous ici, nous souhaitons qu'il parvienne le plus haut possible et même, ce qui serait un triomphe, qu'il atteigne le sommet. La pureté des cimes, l'air léger qui règne ici, la paix nocturne de ces immensités de neige nous donnent bon espoir à tous. Nous ne parvenons pas à imaginer que la vie du Président soit en danger, non, vraiment pas. Des étoiles brillent dans le ciel, magnifiques. Hubert, tu pourrais nous dire quelles sont celles qui brillent avec tant d'éclat, là-haut, au-dessus du Dôme ?

- Les quatre, avec les trois de travers, c'est Orion.

- Et cette grosse ?

- C'est pas une étoile. C'est Jupiter.

- Non, c'est ça, Jupiter ? Je croyais qu'on ne voyait les planètes qu'au télescope.

- Bravo pour les journalistes, se mit à rire Philippe.

- N'empêche qu'il n'est pas mal, ce type-là. A l'écouter, c'est merveilleux. On s'y croirait.

- C'est sur ce tableau splendide que je rends le micro. Je regarde ma montre à la lueur de ma lampe. Dans vingt minutes, ce sera au tour de mon camarade Daniel de prendre le relais. Il se tient quelque part, dans la nuit, aux flancs du Dôme.

- Mario, appelle une voix dans le studio parisien, vous suivez la cordée présidentielle et vous pouvez nous rappeler à tout instant si vous avez quelque chose à nous signaler.

- O.K. Merci. A vous le studio.

Après de brèves informations que nous n'écoutons pas et un morceau de Grieg pendant lesquels nous prenons un peu de café ou de thé en échangeant nos impressions toutes optimistes, le reportage reprend.

- Ici, Daniel. Je suis avec un guide très à l'écart de la trace, trente mètres à peu près. Des cordées sont passées avec leurs lampes qui brillent sur une neige de structure cristalline. C'est très beau. Je vois arriver les lampes du trio présidentiel qui avance tranquillement, avec deux ou trois mètres de corde d'intervalle. Apparemment ils ne disent rien. Ils gravissent la pente pas à pas, dans un effort lent mais continu, comme j'avais vu passer tout à l'heure les autres cordées. Je n'ai donc rien à dire, sinon que tout va bien... Ah si, tout de même ! Il me semble qu'au loin, du côté de la Suisse, le ciel commence à pâlir. C'est l'approche de l'aube et vous savez qu'en haute altitude l'aube marque le moment le plus froid de la nuit. J'ai un thermomètre portatif que m'a passé mon guide et je vois... moins douze. Or, chose

curieuse, malgré le petit vent, à part le bout du nez et le menton gelés, je n'ai pas froid. Il faut dire que je n'ai pas ménagé mon équipement. Je vois là-bas deux lumières qui avancent et tournent. C'est sûrement Mario, mon camarade, qui suit à quelque distance la cordée du Président. Nous allons les rejoindre. A vous, le studio.

- Daniel, dit la voix, vous faites comme Mario. Rendez-vous dans une demi-heure mais en cas de moindre incident, vous reprenez l'antenne.

- Entendu. A vous.

Nous sommes un peu maladroits à cette heure matinale. Le café revient sur la table. On se tartine du beurre. Eliane entreprend des mots croisés. Philippe tripote son poste à la recherche d'une autre émission. Georges et moi, nous regardons les photos qu'il a prises dans les mêmes parages quand il fait l'aiguille de Bionnassay, il y a deux ans. Le Président devrait se trouver dans la plus forte pente, ce que nous confirme une radio suisse sur laquelle Philippe vient de tomber.

- ... de plus en plus raide. Une autre cordée les rattrape. Elle marche vite, probablement de solides gaillards qui ont obtenu du service d'ordre très discret la permission de doubler. A moins que ce soient des policiers en civil. Je les vois arriver près de la cordée du Président avec lequel ils échangent quelques mots que je ne distingue pas, le doublent lentement en marchant au-dessus de la trace pour ne pas les gêner, lui et ses guides, et ils la reprennent plus haut. Ah, j'ai entendu : "Bonne course, Président - Bonne course, vous aussi, les amis - Rendez-vous au sommet, Président - Espérons toujours". Pourquoi : espérons toujours ? Non, ce n'est pas de l'inquiétude. Lorsqu'un alpiniste projette d'atteindre un sommet, il ne dit pas : "Je vais faire les Drus. Je vais faire les Jorasses". Comme on ne sait jamais ce qui peut arriver, du plus banal au plus grave, par modestie et peut-être aussi par superstition, il dit : "Je pars en direction des Drus, en direction des Jorasses". Nous revenons vers la trace. Vous entendez comme la neige crisse sous nos crampons. C'est un signe qu'il fait très froid... Nous y voilà . Nous suivons à distance. L'aube se fait de plus en plus claire et on commence à mieux distinguer les alentours... Tiens, il y en a quatre qui redescendent. Le mal des montagnes sans doute... Ah, voici, à droite, une crevasse... J'éclaire avec ma lampe de splendides stalactites de glace. On dirait des diamants dans un écrin noir... Je vous avoue que mon guide qui marche devant moi, pas plus vite que le Président pour ne pas le rattraper, me fait beaucoup souffler... Ne m'en veuillez pas si j'ai de la peine à bien articuler dans ce micro, d'autant plus que j'ai les lèvres gelées. Je tire la langue et je dis : Bravo, Président. A vous, Genève.

- Passe vite au poste français de tout à l'heure.

Philippe appuie sur la touche préétablie.

- ... quatre mille, vient de me dire mon guide en consultant son altimètre. Oui, le Président vient d'atteindre les quatre mille mètres d'altitude alors que sa limite de sécurité est de quinze cents. Folie ou courage, comme on voudra, mais nous, on applaudit. Même s'il faisait demi-tour, ce serait déjà un grand succès. Mais il n'a pas l'air de vouloir faire demi-tour et il continue sa progression d'un pas remarquablement constant.

- Vous avez entendu ? Quatre mille ! Youpi ! Cette fois, c'est dans la poche.

- Oh, attends. Te presse pas. Quatre mille - quatre mille huit cents : encore deux heures de marche, avec l'étape du refuge Vallot. Rappelle-toi Tête Rousse. On verra bien. Mets plutôt la télé. Elle doit prendre les vues dès que la lumière sera suffisante.

- Mais il fait encore nuit.

- Là-bas, avec le décalage horaire, ce doit être déjà le jour. Il ne faut pas rater ça.

- La clarté, poursuit la radio, permet déjà de distinguer les couleurs et nous voyons monter le Président toujours en tête, maniant son piolet de la main droite, du côté opposé à la pente, tenant de l'autre les anneaux de la corde qui le relie à son second. J'observe les pas... Un... pas. Un... autre. Un... autre. Vous voyez que le rythme est lent mais régulier.

- L'écran vient de s'éclairer. Un titre soudain sur le fond encore pâle mais déjà très net du Dôme : "Le Mont Blanc du Président". La vue est prise de l'ouest, face à la vallée de Chamonix.

- Nous sommes sur le point de voir apparaître derrière cette crête blanche la cordée présidentielle. C'est pourquoi nous avons commencé l'émission un peu plus tôt, ce qui d'ailleurs va bien nous... Ah, les voilà déjà ! C'est la tête emmitouflée du Président qui émerge. Vous voyez maintenant son anorak rouge, son knicker... Et les deux autres apparaissent à leur tour. La pente se fait moins raide. Encore quelques minutes et ils passeront la crête du Dôme. Derrière eux, très loin, regardez comme le ciel s'illumine. Ces liserés d'argent sous les bandes lumineuses, c'est vraiment féérique. On distingue nettement le contour découpé des alpes suisses. A droite, la pointe noire de l'aiguille du Midi où brille encore une petite lumière. Plus à droite, le Mont Blanc du Tacul, le Mont Maudit. Et plus à droite encore, si la caméra... merci, voilà la pyramide du Mont Blanc qui se détache, encore sombre, sur un fond de ciel pâle. Les petites lumières... plus qu'une maintenant, non, elle vient de s'éteindre, signalaient la présence des cordées précédentes qui descendent dans la combe du col du Goûter, dépression dans laquelle il faut perdre de l'altitude pour remonter en face vers le refuge Vallot. Je sens le gel intense. Michel - c'est mon guide - combien à ton thermomètre ?... Moins quoi ? Moins quinze ? Oh alors j'ai froid ! Le temps me dure de bouger.

- Tu parles d'une aubaine pour les guides, une journée pareille, et sans se crever encore, remarque Georges. Ça compensera pour eux le manque à gagner du mois d'août.

- Le Président franchit le point le plus haut de la trace sans s'arrêter alors que d'autres, ça et là, se reposent en le regardant passer sans rien dire, épuisés sans doute. Il porte un foulard sous le col relevé de son anorak, un foulard blanc qui lui cache le nez, et on ne voit que ses yeux. Il a fort bien monté le Dôme du Goûter. Il se trouve maintenant à une altitude de quatre mille deux cents mètres environ et il va descendre, suivi de ses guides, une partie facile qui le reposera, si toutefois il en a besoin, ce qui n'est pas évident. Je ne vous ai pas présenté Norbert Fontaine, guide de Chamonix.

- Il se retourne vers un grand gaillard vêtu d'un anorak vert, capuchon rabattu jusqu'aux yeux, mains dans les poches, son piolet piqué dans la neige à côté de lui.

- Dites-moi, Norbert. Il est maintenant six heures moins cinq. Est-ce que vous estimez que le Président a bien marché ?

- Mais bon Dieu bien sûr qu'il a bien marché ! Faire en deux heures le Dôme depuis le refuge, mais on ne le fait pas avec tous les clients, ça ! Pour moi, ça va très bien et, à voir marcher cet homme, moi j'estime qu'il peut arriver au sommet. Sans ça, il aurait traîné comme ça se produit si souvent. La moitié des gens qui me demandent le Mont Blanc, en dehors de mes clients personnels, ils arrivent ici complètement essouffés. Je cherche tout de même à leur faire atteindre le refuge Vallot pour leur amour-propre, parce que d'ici c'est facile mais beaucoup ne le dépassent pas. D'ailleurs, au refuge Vallot, même quand ils sont en forme, il ne faut pas laisser les clients s'y arrêter parce qu'une fois dedans, c'est bien connu, les trois quarts ne font pas le Mont Blanc. Si Bessère s'y arrêtaient, ça ne serait pas bon signe. Mais il ne le fera pas.

Le téléphone nous surprend. C'est pour moi. La tante a mal dormi. Elle me demande de prévenir le médecin qui ne répond pas. Elle ne veut surtout pas sortir. Elle craint de se fatiguer le cœur, ce qui lui détraque les intestins. Et pourtant, à chaque visite, le médecin lui affirme qu'elle a le cœur en bon état, mais elle sait, elle, qu'elle a quelque chose au cœur qu'il ne voit pas, ni les autres. Bon, j'avertirai le docteur, oui, c'est ça, pour qu'il passe la voir dans la journée. C'est promis, oui, bien promis...

Je n'ai pu m'en défaire qu'à six heures et quart pour retrouver la télévision lorsque dans le ciel tournent les pales d'un hélicoptère. Vu de plus loin, celui-ci effectue un large virage autour du refuge Vallot, repart en direction du Mont Maudit, revient et lentement se pose près du refuge. Les gendarmes avaient fait dégager la place. Son bruit insolite dans ces parages ordinairement imprégnés d'un silence religieux décroît et cesse. Un ronflement persiste, celui d'un avion très haut qui descend vers le sud et laisse derrière lui, à grande vitesse, deux longues traînées roses sur un ciel bleu sombre. C'est d'une beauté presque irréaliste.

Vue sans doute du col du Dôme, la cordée gravit pas à pas la trace qui monte de biais à Vallot. Tout à coup Bessère s'arrête, plante son piolet devant lui, s'appuie dessus, comme à Tête Rousse.

- Le Président vient d'être immobilisé, s'écrie le commentateur. Que se passe-t-il ?

On sent de l'inquiétude dans sa voix. On sent qu'il pense comme nous, comme tous les téléspectateurs, comme pensent aussi ses médecins : quelque chose ne va pas, car à cet endroit il n'y a vraiment aucune raison de faire une halte. Heureusement l'hélicoptère n'est pas loin. S'il ne voit pas encore la cordée, son équipage sera tout de même averti et en quelques minutes il pourra redescendre vers son protégé, le soutenir jusqu'à l'appareil et le ramener aussitôt dans la vallée.

Tout à coup un éclat de rire, un éclat de rire qui, nous le supposons, secoue toute la France. Bessère s'est tout simplement arrêté pour pisser. Ses guides en font autant, en riant eux aussi. Ils doivent bien se douter qu'ils sont épiés par les caméras. Mais savent-ils que l'une d'elle prend la scène au téléobjectif ? On entend rire l'opérateur et les personnes qui sont à côté de lui. Ouf, nous voilà rassurés. En tous cas, dans un gros plan parfaitement irrespectueux, tout le monde peut constater que Bessère, pas plus que ses guides, ne souffre de la prostate.

- Voilà un incident comique auquel nous ne nous attendions pas, s'écrie le commentateur sur un ton amusé.

Le Président a repris sa marche. Petit à petit, il arrive, découvre l'hélicoptère, salue les trois membres de son équipage, s'avance vers eux, leur serre la main. Quelques mots échangés. Il semble que ce soit pour les informer que tout va bien.

- Nous voici donc parvenus au refuge Vallot. Comme c'est l'usage, le Président va faire une pause, prendre un peu de nourriture, boire probablement du thé chaud qu'un de ses guides s'est fait mettre ce matin dans sa gourde isothermique... Il va s'arrêter... Non, il dépasse l'hélicoptère. Il ne s'arrête pas du tout... C'est bien vrai : il attaque la pente qui monte vers la Grande Bosse. Oui, effectivement, il continue purement et simplement et les deux autres le suivent. Donc même pas de halte à Vallot alors qu'une bonne douzaine de personnes sont affalées près du refuge et même l'une d'elles est sans doute mal en point, car on la frictionne... Stupéfiant, vraiment stupéfiant !...

Nous étions plutôt joyeux dans la salle à manger où nous prenions une sorte de second petit déjeuner dans une aimable pagaille.

- Cette fois-ci, son Mont Blanc, il va l'avoir. Bon Dieu, s'il pouvait !

- En tous cas, il a l'air bien parti.

Le soleil illuminait maintenant de rose les neiges des alentours. Le paysage présenté par la caméra postée sur le Dôme prenait des couleurs à faire pâlir d'envie un cinéaste expert en décors artificiels. A gauche de Vallot, le col de la Brenva qui descendait au niveau du refuge, ce col si accueillant dans la lumière du matin et où pourtant des alpinistes périssent si souvent dans la tourmente, ce col s'ouvrait sur une brume brillante planant sur l'Italie. Plus à gauche, l'arête neigeuse du Mont Maudit montait, ourlée de rose, vers le sommet rocheux. Un mouvement panoramique de la caméra et nous apercevions, sensiblement à notre altitude, le Mont Blanc du Tacul avec son double pointement rocheux, d'où dévalait une pente de neige et de séracs jusqu'au replat du col du Midi encore dans une ombre mauve, sauf près des parois de l'aiguille qui prenaient une teinte rouge Estérel par contraste avec les premières plages Blanches que le soleil commençait à illuminer à leur pied.

Au loin, encore en ombres chinoises, la Verte, les Droites, les Courtes, le Triolet, indistinctement mêlés aux sommets de l'autre chaîne, celle qui va du Chardonnet, invisible d'ici, au Mont Dolent. A l'horizon, la ligne à peine brisée des alpes Bernoises. En dessous de nous, la vue plongeante dans la vallée de Chamonix où brillaient encore dans la nuit les lumières qui veillent sur son sommeil, alors que, au loin, par-dessous des nuages tranquilles, deux longs rayons divergents jaillissaient jusqu'à de légères vagues de stratus au-dessus de nos têtes.

Nous assistions, ravis, à la splendeur d'un lever de soleil en haute montagne. Ce n'est pas tous les jours, tant s'en faut, que l'humeur capricieuse de Sa Majesté Météo nous déploie une telle magnificence.

Le commentateur, lui, se préoccupait plus de géographie que d'esthétique et il ne cessait d'interroger son guide pour nous donner le nom des sommets sur lesquels se promenait la caméra.

- Norbert, comment s'appelle cette arête, là, plus bas que nous ? Elle est aiguë comme une lame de rasoir.

- L'arête de Bionnassay. Je l'ai fait faire la semaine dernière à un de mes bons clients.

- Mais on peut tenir dessus ?

- Oh, quand on y est dessus, c'est quand même pas une lame de rasoir . Mais il ne faut pas faire le mariole, surtout si c'est vous qui faites la trace.

- C'est effrayant ! Et si on tombe ?

Le guide se mit à rire devant cette question naïve.

- Si on tombe ? Dites-moi d'abord de quel côté ?

- Je ne sais pas, moi... par exemple... Mais pourquoi ?

- A gauche, votre acte de décès portera un tampon italien. a droite, un tampon français.

- Alors pas pour moi. C'est déjà bien assez d'être ici. Je ne me sens pas tellement rassuré.

- Pas tellement rassuré ? Moi, c'est la première fois que je me vois monter ici par hélico. Dans un moment il nous ramènera. Qu'est-ce qu'il vous faut de plus ? Vous n'avez jamais fait de montagne, vous.

- Si, Le Ballon d'Alsace.

- Oh ben alors ! J'ai qu'à bien me tenir.

C'est fou ce qu'on peut rire dans ces reportages. Mais nous comprenions fort bien que pris de court les organisateurs avaient fait appel aux hommes qui leur tombaient sous la main.

- C'est Montagny qui aurait bien fait l'affaire.

- N'empêche qu'on peut tirer son chapeau devant les types de la télé. Pour eux aussi, c'est un exploit.

Montagny, journaliste au nom prédestiné, montagnard lui-même, avait couvert de mémorables actions dans les Alpes et dans les Andes et nous avions lu tous ses livres. Quel dommage qu'il n'ait pas pu arriver à temps !

Ces vastes paysages étaient maintenant éblouissants de blancheur et le cône du Mont Blanc, encore dans l'ombre, ne s'en détachait que mieux. La cordée avait atteint le sommet de la Grande Bosse et l'hélicoptère tournait au-dessus du Grand Plateau puis passait sur le Dôme et montait vers la pyramide terminale. Un autre appareil surgit de la vallée du Fayet. On nous annonça que c'était celui de la télévision.

Tous les échos retentissaient du bruit de leurs moteurs et du battement de leurs pales. N'étaient les circonstances, nous n'aurions pu tolérer un tel outrage à la majesté de ces lieux qu'en temps normal troublaient de temps à autre la chute d'un sérac, le claquement de la foudre, le hurlement du vent, mais où régnait habituellement le religieux silence du désert.

Bien que l'heure fut matinale, reparut à l'écran le pauvre professeur Martin qu'on dérangeait décidément beaucoup.

- Monsieur le Professeur, vous voyez ces images prises de notre hélicoptère. Pour nous elles sont émouvantes. Le Président a dépassé la Grande Bosse, franchi une petite descente, et en ce moment il gravit lentement mais régulièrement la pente de la Petite. Son altitude doit être ici de quatre mille cinq cents mètres. Que vous inspirent-elles, ces images ?

La camera présentait un plan remarquable. Sur l'arête vue de profil et qui tremblait un peu sous la trépidation de l'appareil, Bessère grignotait la pente, pas à pas, plus lentement encore, sans se retourner, toujours suivi de ses guides, la corde traînant parfois et faisant voler des brins de neige qu'on voyait nettement glisser sur la glace plus sombre. C'était le passage de la mauvaise arête, passage qui ne méritait pas tellement son nom aujourd'hui où la trace était bien marquée mais qui avait vu un certain nombre d'accidents par le passé. Ce n'était pas un accident de ce genre qui était à craindre cette fois mais un autre qui nous hantait, vague, imprécis, peut-être aussi grave que ces glissades vers les abîmes.

- Ces images, répondit le professeur, eh bien, je les trouve fort belles et, comme vous dites, fort émouvantes. Je sais que cet homme joue sa vie en ce moment. Je vous dirais même que je suis très étonné qu'il ait pu parvenir jusque là. A cette altitude et après les efforts qu'il a fournis, que voulez-vous que je vous dise d'autre ? Il risque à tout instant l'accident fatal. Il a maintenant une chance de s'en tirer. Je ne sais pas ce qu'elle vaut. Une chance, c'est tout ce que je peux dire. Nous assistons peut-être à l'un de ces miracles dont je vous parlais hier. Je ne sais. Mais je ne vous cacherai pas mon angoisse.

- Il me donne des sueurs froides, fit Georges.

- A moi aussi. Il est sincère et puis c'est lui le spécialiste.

- Vos gueules ! cria Philippe. Moi, Bessère, je lui fais une confiance totale. Celui qui va claquer, mais de dépit, c'est Chabard. Je l'entends d'ici grommeler : Mais il calera pas ! Mais il calera pas ! Ben non, il calera pas, grosse patate !

- Philippe, encore une fois, sois poli et moins sectaire !

Après la Mauvaise Arête suivait une pente plus raide. Le Président tout à coup s'arrêta. Les deux guides arrivèrent derrière lui.

- Aïe, aië, aïe, aië... Non, il se mouche. Ouf !

Il s'essuyait tranquillement les yeux puis le nez, rentrait son mouchoir, se réchauffait les mains en les frappant contre ses cuisses, renfilait ses moufles et repartait.

Que s'étaient-ils dit ? Qu'éprouvait-il lui-même en ce moment ? Mais, étant donné qu'il reprenait sa montée, très lente mais somme toute normale à cette altitude, tout allait bien. Une vue plongeante nous le fit repérer près des rochers de la Tournette. Plus que deux cents mètres avant le sommet.

Au fur et à mesure qu'il gravissait le cône terminal aux lignes si pures, croissaient notre excitation et notre anxiété. De l'hélicoptère on voyait

nettement les alpinistes déjà parvenus au sommet braquer sur lui tous types d'appareils de photo, caméras, caméscopes.

A un moment donné, l'hélicoptère s'avança si près que le Président, vu de profil, remplissait l'écran. On pouvait distinguer tous les détails de son équipement rouge et noir et les pointes de ses crampons s'enfoncer alternativement dans la neige. Il gravissait la pente, la tête baissée, attentif à chacun de ses pas, anneaux de corde à la main droite, piolet dans l'autre, côté arête, car la trace à cet endroit mordait sur le versant italien. D'un geste de son piolet le dernier guide commanda au pilote de s'éloigner, ce qu'il fit à une vitesse à donner le vertige car les pentes de glace et de rocher du côté italien s'enfuirent comme propulsées vers l'horizon.

Toute la France maintenant retient son souffle.

Plus qu'une centaine de mètres. Aucun d'entre nous ne parle. On sent les visages tendus, les yeux braqués sur l'écran. Le Président s'arrête, ses guides aussi. Il souffle et repart. Un coup au cœur, pas lui, nous.

Plus que cinquante. Plus que quarante ...

Soudain, je ne sais quelle caméra nous montre l'autre hélicoptère qui vient de se poser sur le sommet, entre quatre piquets rouges. Ses pales tournent encore.

- Oh, quels cons ! hurle Philippe, Georges aussi, et moi aussi peut-être. Ils vont nous faire rater l'arrivée ! Crétins ! Crétins ! Mais qu'est-ce qu'ils foutent ?... Ah !

Retour à la cordée. L'appareil est passé du côté français, bien meilleur en effet pour l'éclaircissement. Toujours vus de profil, les trois hommes continuent de grimper. Le Président est en train de gravir les derniers des quatre mille huit cent sept mètres d'altitude du sommet du Mont Blanc. Sa tête émerge brusquement dans le soleil. Il se détourne, ébloui. La pente s'arrondit. Plus que dix pas... Plus que cinq... Il va arriver... Il arrive... Gagné !

Et il s'arrête sur le sommet, pas très bien marqué, car celui-ci est plutôt une arête horizontale dont on ne discerne pas le point culminant, mais c'est le sommet et ses guides parviennent l'un après l'autre près de lui.

- Hourra !

Les alpinistes, les gens de l'hélicoptère, nous aussi, nous avons crié avec eux.

- Bravo, monsieur le Président ! Vive Bessère ! Bravo Serge ! Salut, la République ! Hip hip hip ?

- Hourra !... Hourra !...

Nous applaudissons nous aussi. Eliane fond en larmes. Toujours pratique, Georges, lui, regarde sa montre.

- Huit heures moins dix.

Surgie dont ne sait où, une caméra nous offre la scène de l'arrivée en plan rapproché.

- Bonjour, bonjour, répond le Président, essoufflé. Merci. Et vous, comment ça va ?

L'interrogation se nuance de malice.

- Monsieur le Président, vous vous sentez en forme ? Aucune douleur au cœur, vraiment ?

- Oh, quel con ! s'écrie Philippe en se frappant le front.

- Le cœur ? De quoi voulez-vous parler ?

L'imbécile qui a osé pareille question reçoit un magistral coup de coude de son voisin dans les côtes. Il se retire en grimaçant, tout penaud.

- Bon, Jean-Jacques et toi Simon, merci, mes amis.

Et il enlève son capuchon pour les embrasser, laissant découvrir un joli bonnet blanc à deux bandes verticales par devant, une rouge, l'autre bleue.

- Oh, tu sais, pour le boulot qu'on a eu à faire... Tu veux boire ? Tu veux bouffer quelque chose ?

Bessère tire son bonnet sur ses oreilles que le froid doit pincer.

- Absolument rien.

- Tout de même !

- Non, je n'ai ni faim, ni soif.

On connaît sa réputation de chameau de la montagne.

Il est encore essoufflé mais ses guides aussi. Il a les traits un peu tirés mais eux aussi. Rien ne le distingue des autres dans son comportement et lui, il n'a même ni faim, ni soif. On a envie de rire comme à la fin d'un cauchemar.

- Allons, tu vas bien prendre quelque chose avec nous ? Il faut trinquer à cette victoire, non ? J'ai du thé chaud.

- Du thé chaud ? Alors c'est pas de refus.

Une courte vapeur s'échappe de la gourde de Simon pendant qu'il verse le thé dans le quart présidentiel qui se met à fumer lui aussi. Bessère le tient dans ses mains nues avec une délectation évidente et, quand il est plein, il le lève :

- A votre santé, tous et toutes !

- Pour le Président, crie Jean-Jacques, hip hip hip.

Un seul hourra d'ensemble y répond cette fois.

- Merci, les amis. Je dis hourra pour vous aussi. Allez, à votre santé à tous. A votre bonheur à tous.

Et il se met à boire à petites gorgées car le thé est très chaud.

La télévision nous montre un instant le studio de Paris. On y boit le champagne. Il y règne une animation tout à fait insolite. Et nous imaginons que beaucoup de verres doivent se lever en ce moment en France et ailleurs. Nous écoutons à la volée plusieurs postes à la fois et partout on s'exclame sur la victoire du Président, victoire sur la maladie, victoire sur le destin, victoire de ci, victoire de là ...

Retour au sommet où la main dégantée du Président en serre de multiples dont certaines restent innocemment gantées. A la fin Bessère remet ses moufles car visiblement le gel pince. Simon veut l'aider à poser son sac.

- Non. Pas besoin.

- Mais il faudra bien le faire.

- Pour le moment je préfère le garder sur le dos.

- Tiens, toi, tu as une idée derrière la tête ?

- Devine.

Bessère, qui aime aller au bout de tout, veut sans doute montrer par là qu'il est en pleine forme. C'est chez lui une coquetterie inhabituelle mais qu'en pareilles circonstances on lui pardonnera volontiers.

Présenter le tour d'horizon à Bessère comme le font les guides à leurs clients est ici parfaitement superflu. C'est lui qui de son piolet désigne les sommets qu'il a faits. Il faut dire qu'ils sont nombreux. Très à droite l'Etendard, la Meije, la Barre des Ecrins, cime qu'il affectionne entre toutes. En face le Grand Paradis, sa première course ou presque. En tournant à gauche il montre au loin le Cervin. Puis il descend sur la Verte, les Drus, les Courtes, le Triolet qu'il a fait par la face ouest, les Jorasses qu'il a traversées par l'arête des Hirondelles, le Géant escaladé par la face sud. Et plus bas que l'aiguille du Midi, presque en enfilade, les aiguilles de Chamonix, bien modestes vues d'ici, avec, détaché, le Grépon, sa première course en tête de cordée.

Pendant ce temps l'attendaient les membres de l'équipage qui avaient pourtant reçu la consigne de le redescendre immédiatement dans la vallée.

On revit le professeur dans le studio parisien en se demandant ce qu'il allait bien pouvoir dire.

- Le miracle que je n'espérais pas, le miracle s'est produit. J'en suis bouleversé. Croyez que s'il est quelqu'un d'heureux, c'est bien moi. Nous

aurons l'occasion d'en parler un peu plus tard. pour le moment je suis tout à ma joie. Et si le Président peut m'entendre, sinon vous lui transmettez, je lui présente mes félicitations les plus chaleureuses ... et même, tenez, c'est tout à fait inhabituel, mais qu'importe, je me permets de l'embrasser.

Et un homme qu'on n'avait pas encore vu sauta de l'appareil et courut vers le Président.

- Un message du professeur Martin ...

Le garçon se passa la main devant les yeux, vacilla, se reprit :

- Il dit... qu'il est profondément ému... du miracle qui... qui venait de se produire et... qu'il se permettait de... de vous embrasser.

- Eh bien, cela me fait un profond plaisir à moi aussi et, si vous pouvez le joindre, dites lui qu'à mon tour je l'embrasse... Hep ! Vous, allez lentement.

Le garçon revint à pas mesurés vers l'appareil et on vit dans le studio le professeur, radieux, écouter le message.

- Pour moi, ajouta-t-il, c'est un grand jour. Songez qu'avec son traumatisme cardiaque, il a fort bien conduit sa course et réussi le miracle que je n'attendais pas, mais vraiment pas. Songez qu'après l'effort qu'il a fourni, il a en ce moment près de la moitié de la masse de l'atmosphère sous lui. Maintenant que son but est atteint, je lui conseille de ne pas s'attarder dans cet air raréfié mais de se faire redescendre de suite. Avouez que ce serait folie de compromettre pareille victoire.

Nous étions tous de cet avis.

Sur le vaste sommet du Mont Blanc, beaucoup d'alpinistes étaient assis sur des vêtements ou des cordes. Les guides, toujours debout, avaient posé leur sac sur la neige et ils mangeaient des sandwiches tout en regardant avec Bessère trois choucas venir glaner des menus morceaux auprès de tous ces gens dont ils n'avaient pas peur quand une fille superbe s'approcha et demanda au Président un autographe sur son casque blanc. Il sourit, enleva une moufle et il écrivit avec le gros feutre rouge qu'elle lui tendait : 4.807 BRAVO NATHALIE - DIXIT SERGE. Suivait la date en chiffres romains. D'autres allaient l'imiter quand les trois hommes de l'équipage vinrent s'interposer :

- Monsieur le Président, à votre disposition. Nous avons la consigne de vous redescendre immédiatement dans la vallée.

- Normal. Mais, mon ami, je vais vous faire un aveu. Je me sens parfaitement capable de redescendre par mes propres moyens jusqu'à Vallot ...

Un oh de surprise et de jubilation retentit parmi nous.

... alors, si vous voulez bien, rendez-vous au refuge Vallot d'ici une petite heure et on embarquera. Mais, je vous en prie, ne me privez pas de ce plaisir.

- Mais le professeur Martin a insisté.

- Il insiste toujours, ce brave professeur et il a raison. J'ai certainement tenté le diable. Mais le diable est en retraite et je tiens à le poursuivre. Allez, c'est très bien, mes amis. Nous, on entame la descente.

Tous ceux qui étaient proches se mirent à l'applaudir de leurs mains gantées ou nues, y compris le pilote qui avait pris sur le coup un visage perplexe, se demandant où était son devoir. Mais il ne craignait rien. Il avait des témoins par millions.

On comprenait pourquoi Bessère n'avait pas enlevé son sac. Il avait prévu de descendre par ses propres moyens, ce qui pour le peu de temps qu'il restait au sommet ne méritait pas la double manœuvre de le poser et de le reprendre.

La cordée entama la descente.

- Pourquoi passe-t-il le dernier maintenant ? demanda quelqu'un dans le studio.

- C'est toujours ainsi, répondit un autre. Celui qui mène la cordée est toujours le plus haut, le premier quand il monte, le dernier quand il

descend. Ainsi il se trouve toujours en position d'assurer celui ou ceux dont il est responsable.

Cette fois les trois hommes marchaient d'un pas vigoureux. Un moment retenues, d'autres cordées s'amusaient à les suivre à faible distance.

Un mot de Bessère. Les deux guides se retournèrent et l'allure devint plus modérée. Nous comprimes que c'était une mesure de sagesse. Après tout, pourquoi se presser et risquer une chute alors qu'il avait atteint son but ?

On annonçait partout qu'un coup de théâtre venait de se produire. A la surprise générale, contrairement au programme annoncé, le Président n'avait pas eu besoin de recourir à l'hélicoptère et il repartait comme il était venu, bravant tous les risques.

Il y en avait un qui n'avait pas encore parlé : Chabard. Vainement les journalistes avaient essayé de le joindre. Il avait fait répondre par sa secrétaire qu'il serait à leur disposition dans quelques heures mais, trop occupé pour l'instant, il leur demandait de transmettre ses félicitations au Président et renvoyait ses commentaires à plus tard. L'autre chef de parti déclara qu'il levait son chapeau à la performance du Président sans toutefois se départir de l'opinion qu'il voyait se confirmer, malgré la démonstration de la veille, à savoir que l'homme n'était tout de même pas aussi atteint que les médecins avaient bien voulu le dire. Il n'en restait pas moins qu'il saluait l'exploit, "fort sportivement" souligna-t-il.

Comme tout le monde, nous pensions être libérés quand le Président aurait quitté le sommet. Or voilà que nous étions attachés à la télévision pour assister à la descente sur Vallot. Mais cette descente n'avait pas été prévue par la chaîne qui couvrait l'événement et la présentatrice transmit les excuses de celle-ci, laquelle toutefois donnerait quelques minutes de reportage aux informations de neuf heures.

- Qu'est-ce qu'on fait ? Tu pars travailler, toi ?

- Oui, répondit Georges. Au bureau, on peut suivre par la radio.

- Moi, tant pis, fit Valérie. Je reste. Je tiens à voir le Président s'envoler dans l'hélicoptère.

Nous attendions, relaxes cette fois, l'émission de neuf heures. Elle reprit le reportage alors que la cordée descendait la forte pente de la Petite Bosse. Tout allait bien, semblait-il. L'hélicoptère officiel tournait pour se poser devant le refuge. Celui de la télévision nous présenta des vues magnifiques prises à la verticale. Des cordées montantes s'étaient écartées pour laisser passer le trio. Des mains se serraient au passage.

Jamais ascension du Mont Blanc n'avait vu autant de mains se serrer. Une sorte de première, comme en fit une, aussi originale, cette alpiniste qui avait atteint le sommet depuis les Grands Mulets sans cesser un instant de parler.

De nouveau le refuge, vu du sol cette fois, perché sur son éminence de rocher. L'équipage descendait de l'appareil et allait se reposer au soleil sur des rocs qui émergeaient de la glace. L'émission s'attarda ensuite sur la cordée qui gravissait lentement le plan incliné de la Grande Bosse alors qu'on emporte habituellement cette courte remontée dans la foulée de la descente. Était-ce un signe de fatigue ou une mesure de sagesse ? Puis le trio reprit la pente plongeant sur Vallot au rythme égal des crampons et des piolets.

Quelques minutes d'informations. Beaucoup de choses se passaient dans le monde mais notre esprit planait au-dessus.

Retour au refuge Vallot pour voir du bas de la pente se profiler sur le ciel bleu les trois hommes qui avaient quitté la trace et descendaient droit sur le refuge. Bien des gens se prélassaient sur le replat. On sentait que le service d'ordre se montrait maintenant débonnaire. Ils s'avancèrent à leur rencontre sans qu'il intervienne.

- Bravo, Président ! Nous on a calé, pas vous ! cria le premier.
- Vous avez bien fait. Il ne faut jamais se forcer. Dans la gêne il n'y a pas de plaisir.

Le ton était goguenard car cette réponse n'allait pas avec le caractère de l'homme. Il serra de nouveau des mains jusqu'à leur arrivée au niveau de l'hélicoptère.

- Objectif atteint, monsieur le Président. Nous avons la consigne de vous redescendre immédiatement dans la vallée.

- Il me semble que j'ai déjà entendu cette phrase quelque part.

- A votre disposition, monsieur le Président.

- Qu'en pensez-vous, vous deux ? Vous êtes vraiment fatigués ?

- Quoi ? s'étonna Simon. Tu veux qu'on s'appuie encore cette descente ?

- Prenez l'hélico, si vous êtes fatigués. Mais moi, ce n'est pas le cas.

- Moi, je comptais sur l'hélico, appuya Jean-Jacques. Aujourd'hui, je ne sais pas ce que j'ai, j'en ai marre.

Bessère le regarda d'un air moqueur.

- Décidément cette fois on aura tout vu. Des guides de Chamonix et de Saint Gervais qui ont la flemme de descendre aux Grands Mulets.

- Si. Mais... et toi ?

- Ah, enfin, faux jeton ! Moi, je te dirais que je me sens comme vous et puis c'est tout. Tant que la machine va, eh bien, elle va.

- Et les recommandations du professeur ?

- Elles feront comme le reste. Il a tout à fait raison de me les faire. Mais un malade n'est jamais obligé de suivre les conseils de son médecin. Or je suis un mauvais malade. Alors j'en profite. Pauvre professeur.

Nous répondîmes à leur éclat de rire. Philippe triompha :

- Qu'est-ce que je vous disais ? J'avais prévu le coup.

Dans le studio parisien, deux présentateurs triomphaient aussi.

- Pari gagné, Sylvie ! Parti comme il était parti, nous étions sûrs qu'il ne s'arrêterait pas à Vallot. Tu nous dois exactement trente francs trente trois à chacun. Avec ça, tu nous paies un gueuleton.

- J'ai perdu. Si le Président avait su ce que cela allait me coûter ...

Retour à la montagne. Simon insiste encore :

- Tu sais que la descente est longue.

- Tu parles si je le sais. Eh bien, on mettra le temps qu'il faudra. Mais, ma parole, on vous a fait la leçon ?

- Alors, cette fois, tu vas prendre quelque chose.

- Vraiment non. Ça va trop bien comme ça. En montagne, quand je n'ai pas faim, je ne mange pas.

Bessère avait une réputation solidement établie dans les milieux alpins. Il mangeait le matin. Il mangeait le soir. Mais, pendant la course, il se contentait de quelques fruits secs, et encore, et buvait très peu ou pas du tout. Et personne n'insistait.

- Mais vous deux, cassez la croûte, sinon vous allez tomber d'inanition. Moi, pendant ce temps je vais pisser.

Il démousquetonna la corde et s'avança derrière le refuge tourné du côté du Mont Maudit. Mais cette fois les caméras furent discrètes. Il y avait eu des protestations, tout cela à l'insu naturellement de l'intéressé. Après quoi il alla s'asseoir et bavarder avec l'équipage, son sac qu'il n'avait pas quitté reposant sur un bout de rocher pour soulager ses épaules. Visiblement il ne tenait pas à s'en séparer.

La température était remontée au point que personne ne portait plus ni gants, ni capuche. Bessère avait relevé les bords de son bonnet blanc aux deux bandes rouge et bleue.

Parut la présentatrice :

- Nous n'avons malheureusement pas le temps d'attendre que ces messieurs aient mangé et nous sommes au regret d'interrompre là notre

émission. Nous vous donnerons cependant quelques prises de vues, soit en direct, soit en léger différé, en interrompant nos programmes chaque fois qu'un passage le justifiera.

Nous aurions bien aimé voir le nouveau départ mais heureusement deux postes de radio conservaient le contact. J'allais laisser les autres en profiter pour me rendre chez un client quand Radio Teen-Agers donna un flash sensationnel :

- Une surprise de plus dans cette journée qui n'en manque pas. Il nous parvient à l'instant une information que nous donnons sous toutes réserves : Monsieur le Ministre Chabard, en montant la rue Lepic, a pris un malaise et il vient d'être transporté à l'hôpital Deniot où le professeur Martin est en train de l'examiner en ce moment.

- Quoi ? s'écria Philippe depuis sa chambre. C'est la meilleure celle-là. Chabard ! Chabard !...

Les deux femmes riaient, appuyées l'une contre l'autre.

- C'est peut-être grave. Il ne faut pas rire du malheur d'autrui.

Mais c'était si drôle que la soupape de mes lèvres ne parvint pas à freiner mon propre rire. Nous recherchons hâtivement d'autres émissions et nous tombons sur une radio luxembourgeoise.

- Un poste français vient d'annoncer que le ministre Denis Chabard, considéré comme le chef de l'opposition en France, vient d'être hospitalisé à la suite d'un malaise. Nous n'en savons pas davantage. Nous cherchons à connaître les circonstances de cet accident.

J'appelle Georges à son bureau :

- Tu sais la nouvelle ?

- Non, me répond une voix quelque peu angoissée.

- Je te le donne en mille.

- Alors ce n'est pas grave.

- Espérons que non pour que nous puissions en rire.

- Ah oui. Dis vite.

- Chabard, en montant la rue Lepic, a eu un malaise. On l'a hospitalisé.

- Pas possible ! L'ironie du sort, c'est le cas de le dire. Mais comment le sais-tu ?

- Radio Teen-Agers et une radio suisse.

- Oh, c'est trop beau pour être vrai.

- Tu es rosse.

- Mais alors ce que ça peut être roulant !

- Espérons que ce n'est pas grave et qu'on ne l'aurait même pas annoncé si les circonstances ne lui donnaient un tour cocasse. Je te rappelle dès que je sais quelque chose de précis.

Une demi-heure plus tard, la nouvelle était démentie par le secrétariat du parti. Je rappelle Georges :

- J'aurais dû m'en douter. C'était un canular des Beaux-Arts. Mais cela ne manquait pas de piquant. On en rira encore.

- Tu crois que Chabard va élever une protestation ?

- Sûrement pas. Il se ferait foutre de sa gueule et il le sait. Bon, après cet intermède, passons aux choses sérieuses : où en est Bessère ? Tu écoutes la radio ?

- Mal. Je suis trop souvent dérangé. Je rentrerai dès que possible.

L'important était de savoir jusqu'où le Président pourrait aller, s'il avait l'intention de se faire embarquer aux Grands Mulets ou s'il aurait la force de pousser jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au Plan de l'Aiguille. Je ne doutais pas que ce soit là son désir. Mais, en fin de course, cette longue marche est fastidieuse.

Au cours de la matinée, la télévision reprit inopinément.

- Reportage exceptionnel sur la descente présidentielle du Mont Blanc.

Qu'y a-t-il encore ?... L'écran s'ouvrit sur un spectacle impressionnant. la trace passait juste au-dessous d'un énorme sérac penché, haut comme un immeuble de dix étages, et qui n'allait sûrement pas tarder à s'écrouler. Mais, paraît-il, c'était là l'unique passage praticable sauf à risquer des dangers au moins aussi grands en amont des rochers de l'Heureux Retour.

Il fallait franchir une crevasse très ouverte à son point le moins profond grâce à un pont de neige. Les reporters tenaient à nous faire assister au spectacle de ce passage délicat. Bessère sans doute, car son sac avait diminué de volume, avait passé sa corde bleue en rappel autour d'un piquet planté là à l'usage de tous les alpinistes. Jean-Jacques rejoignait Simon sur le bord aval et tous deux regardaient avec inquiétude l'énorme sérac là-haut sur le ciel pendant que la corde rouge qui liait Jean-Jacques à Bessère traçait au-dessus de la crevasse une courbe impeccable.

C'était au tour du Président. Il descendit quelques marches taillées sous le piquet puis il se plaça face à la paroi, fit passer les deux brins d'avant en arrière entre ses cuisses, les ramena par le côté gauche sur sa poitrine puis sur son épaule droite et il les reprit derrière lui de la main gauche, main freinante, pendant qu'il tenait les brins amont de sa main droite, main qui ne jouait d'autre rôle que de maintenir l'équilibre.

Nous savions qu'il restait fidèle à ce procédé comme étant le plus simple et le plus sûr.

Une fois en position de rappel, il se renversa en arrière et on vit en gros plan les pointes de ses crampons se planter alternativement dans la paroi bleue, sa main gauche laissant filer progressivement les deux brins de corde, et il se posa doucement sur le pont de neige par-dessous lequel passait un rayon de soleil.

Descendue on ne sait comment dans la crevasse, une caméra donnait une image sensationnelle qui serait sûrement reprise par les magazines.

Maintenant Bessère devait normalement tirer le rappel. Il se contenta d'en attacher un brin au mousqueton de sa ceinture et il se mit à escalader lentement l'autre paroi fortement inclinée mais où des degrés avaient été taillés, bien suffisants pour soulager les pointes avant de ses crampons.

C'est même très lentement qu'il progressait de l'un à l'autre, tenant son piolet des deux mains, l'une par le fer, l'autre par le manche, en le piquant chaque fois à hauteur de ses yeux, progression classique en escalade de glace. Ses mouvements dénotaient une grande fatigue. Était-il au bout de ses forces ? Là, on pouvait commencer à s'inquiéter.

Une fois sorti de la crevasse, il laissa Simon finir de tirer le rappel, lover la corde et l'introduire avec précaution dans le sac qu'il n'avait pas quitté et qui reprit son volume initial. Au fait pourquoi portait-il un sac aussi gros ? Il n'aurait certes pas voulu être déchargé d'une partie de son équipement, ce qui aurait dévalué sa course. Mais avait-il besoin d'emporter tant de choses ?

La cordée avait repris sa marche tranquille sur des pentes blanches, modérément inclinées, en direction d'une ligne de roches penchées, par une trace toujours nettement marquée. Les pas de Bessère n'accusaient plus de fatigue. Vision de calme, de sérénité sur laquelle s'éteignit l'écran.

Nous avions à peine écouté le commentateur qui, à l'évidence, n'était pas au courant des procédés de l'alpinisme et se perdait en explications embarrassées et en louanges dithyrambiques tout de même pas de saison.

- Passage très dangereux, commenta la radio suisse, parce qu'un tel sérac pouvait s'écrouler d'un instant à l'autre écrasant la cordée si elle n'avait pas le temps de fuir. Malgré tout, le calcul des probabilités montre que le risque est minime pour une cordée qui ne s'attarde pas.

Il était midi moins le quart lorsque l'émission télévisée reprit. Les trois hommes étaient en train de descendre la croupe qui domine le rocher sur lequel est construit le refuge des Grands Mulets, croupe de glace qui

requiert un cramponnage attentif. Ils allaient arriver en bas quand ils se retournèrent sur leur droite. Les mains sur les yeux, ils fixaient les hauteurs du côté du Mont Maudit d'où commençait à crouler une gigantesque avalanche de séracs dans un grondement de tonnerre. Lentement, recouvrant de ses volutes blanches les parois de rocher, elle descendait, majestueuse, jusqu'au glacier en soulevant des cumulus de neige qui tournoyaient, s'épandant et remontaient lentement, poussés par la brise, vers le haut de la combe. Là, peu à peu, ce nuage irisé se dissipait en brume diaphane.

Vraiment la télévision aurait payé cher pour pouvoir projeter un tel spectacle et elle l'avait eu gratuitement. Il figurerait certainement dans les séquences consacrées à cette journée mémorable.

- Quel beau film ferait cette histoire, pensai-je. Et à peu de frais.

Quand ils arrivèrent au pied du rognon rocheux qui supporte le refuge, ils enlevèrent corde et crampons et les posèrent avec leurs piolets sur un bloc encastré dans la glace. Mais ils gardèrent leur sac. On ne sait pourquoi.

Pour accéder au refuge, il faut encore aujourd'hui franchir de biais une petite paroi de rocher sur des tiges métalliques scellées, en se tenant par les mains à une ou deux barres, également scellées, formant une rampe.

Ce système doit disparaître l'année prochaine devant une montée plus à gauche qui sera plus facile, ce que nous qualifions de regrettable comme chaque fois qu'en montagne on diminue l'effort que la nature impose. Mais ne nous plaignons pas car ici on n'a pas encore installé un ascenseur, ce que verra peut-être la génération qui suivra.

Nous le remarquons une fois de plus, Bessère, allait lentement d'un barreau à l'autre, en tenant fermement la rampe. Puis il aborda le rocher avec précaution et il remontait enfin le sentier gravelé qui, en quelques dizaines de mètres, mène au refuge.

Nous le sentions plus en sécurité ici où l'altitude, ramenée à 3.050 mètres, laissait se rétablir une pression atmosphérique moins sévère à l'organisme. Mais visiblement il marchait d'un pas fatigué et on pouvait se demander s'il n'avait pas poussé trop loin son expérience. Heureusement, l'hélicoptère s'était posé sur le toit aménagé du refuge d'où il pourrait ramener le Président très vite dans la vallée. Il était temps.

Pourtant, une fois à l'intérieur, celui-ci sembla se reprendre car il serra avec la même affabilité, le même sourire, les mains qui se tendaient.

- On ne lui fichera donc jamais la paix, pensai-je.

- Allez, allez, laissez passer, grondèrent les deux guides.

- Cette fois oui, dit Bessère, je veux bien prendre quelque chose.

On le vit en gros plan. Il avait le visage émacié des alpinistes en pleine forme. Fatigué, il l'était. Exténué, sûrement pas.

- Alors, qu'est-ce qui vous plairait ? demanda Léon, le gardien, qui, lui, un peu embarrassé, n'avait pas pensé à lui dire bonjour. On vient de faire de la bonne soupe.

- Oh, ça tombe bien. J'ai surtout besoin de chaud et de salé.

Il s'assit sur un banc devant une table qu'on lui avait dégagée, ses deux compagnons en face de lui. Quelqu'un fit signe aux autres personnes présentes de ne plus se retourner.

- Très forts, les techniciens de la télé, dit Georges qui de retour de son bureau prenait une chaise. Ils ont placé des caméras partout.

On avait vu Simon sortir machinalement un paquet de cigarettes de sa poche puis brusquement le rentrer, ce qui nous fit sourire. Léon, qui, lui, n'avait rien remarqué, s'avança avec les couverts.

- Alors comment ça va, monsieur le Président ?

- Pas trop mal. L'hélicoptère est arrivé ?

Cette fois, il allait se faire descendre, victoire largement acquise.

- Oui. Il est au-dessus. Vous ne l'avez pas remarqué ?

Bessère se leva et alla se pencher à la fenêtre, le visage en l'air.

- Hé là-haut, les gars de l'hélico ! Venez par ici.

Les trois hommes dégringolèrent du toit jusque devant la fenêtre.

- Prêts à vous redescendre, monsieur le Président.

- Pour le moment entrez et venez prendre quelque chose avec nous.

Et tous les six se partagèrent un repas dont l'élément le plus apprécié du Président fut une bonne soupe de légumes que Léon, mis au courant de ses goûts, avait préparée à tout hasard dès qu'il avait appris qu'il risquait de s'arrêter chez lui.

Pendant qu'ils mangeaient, nous eûmes droit à un reportage sur le refuge des Grands Mulets et à un historique, photos à l'appui, de sa première construction et de celles qui suivirent. C'était probablement le plus ancien refuge de France consacré exclusivement à l'alpinisme.

Retour à la grande salle. Les six hommes s'étaient levés de table et discutaient.

- On vous emmène cette fois, monsieur le Président. La course est finie. Alors pourquoi vous taper encore cette marche sans intérêt jusqu'au plan de l'aiguille ?

- Sans intérêt ? La traversée de la Jonction, cette année, n'est pas si commode. Et puis, au point où j'en suis, pourquoi pas terminer la course comme tout le monde ?

Les trois hommes de l'équipage se donnèrent des coups dans le dos.

- On l'avait parié, dit le pilote. On avait parié que vous aviez derrière la tête l'idée de nous faire encore le coup.

Tout en participant au rire général, Bessère fit un signe de dénégation.

- Non, mes amis. Contrairement à ce que vous pensez, je n'avais pas prévu de descendre du sommet, ni avant d'arriver à Vallot de poursuivre jusqu'aux Grands Mulets. Mais en approchant d'ici, comme tout allait bien, je me suis dit : pourquoi pas jusqu'à la fin ? J'ai mangé de bon appétit. Je me sens revigoré. Alors pourquoi me priver de ce qui reste ? Tenez. Emmenez plutôt mes deux gars jusqu'au plan. Ils sont complètement cannés.

Et il endossa lui-même son sac qu'il avait posé, comme ses guides, près de lui sur un banc.

Ils n'insistèrent pas. Visiblement ils s'étaient piqués au jeu et ils auraient probablement été déçus si leur protégé avait accepté leur aide.

Quand celui-ci reprit la descente, il semblait en effet avoir récupéré ses forces. Mais au passage des barres il procéda avec la même minutie qu'à la montée. Ce que nous avons mis sur le compte de la fatigue était en fait nettement voulu.

Parvenu à la base du rocher, il alla retrouver son piolet et ses crampons. Simon fit comme lui mais Jean-Jacques, pour se dégourdir sans doute, fit un grand saut dans la neige, ce qui lui attira un coup d'œil réprobateur de son compagnon.

Après avoir attaché ses crampons lui-même et s'être de nouveau encordé avec ses guides, il reprit en main son piolet en leur lançant :

- Allez, en route, mes enfants, et soyez sages.

Ils s'engageaient dans la pente en direction d'un magnifique dédale de crevasses béantes quand l'émission cessa avec les excuses renouvelées de la présentatrice.

Nous le regrettions car les caméras auraient pu saisir des passages sensationnels lors du cheminement de la cordée entre des pointes, des tours, des formes de glace fantomatiques, ou lorsqu'il lui faudrait franchir des crevasses sur des ponts de neige ou enjamber des fentes se perdant dans les profondeurs ou même se glisser parfois dans des tunnels luisants. Paysage renouvelé chaque année. Un été nous avons eu la surprise de

trouver là un vaste plateau de glace presque aussi facile à traverser qu'un terrain vague. La plasticité de la glace est étonnante.

On se rabattit sur la revue de presse. Etablis sur les informations de la veille et sur les ultimes informations de la matinée qui ne dataient de pas plus tard que du départ du refuge, les commentaires étaient fort embarrassés. On formulait toutes les hypothèses, y compris la disparition glorieuse du Président. Par contre, absolument personne, n'avait prévu qu'il redescendrait par ses propres moyens. Au contraire, certains tenaient de milieux médicaux prétendument bien informés qu'une salle d'urgence était prête au Fayet mais qu'elle pouvait tout aussi bien servir à un simple examen dès que l'hélicoptère aurait redescendu le Président, qu'il ait ou non atteint le sommet.

Les critiques de l'opposition se faisaient discrètes mais certaines insinuaient sournoisement, en partant d'une telle démonstration d'imprudenc e et de ce goût inné du risque, que la psychologie du Président de la République responsable du sort de quelques cinquante et quelques millions de Français, devrait retenir l'attention aussi bien de ses médecins que des membres du gouvernement et du parlement.

Vers quatorze heures la caméra montra la face nord de l'aiguille du Midi et panoramiqua le trajet complet depuis la Jonction jusqu'au Plan de l'Aiguille. Bessère apparut ensuite, marchant d'un pas lourd mais régulier, entre ses deux guides, sur le bon sentier qui descend, monte, redescend, généralement en pente douce jusqu'au glacier des Pèlerins. Nous avions droit à tous les ruisseaux, à toutes les petites cascades qui agrémentent un trajet assez monotone.

La présentatrice fit alors état d'une critique à laquelle nul n'avait encore songé.

- En dépit de la démonstration que nous fait le Président de sa résistance physique, avait déclaré Magneton au journal Echo-Matin, il faut juger sévèrement son imprudence qui laisse le pays à découvert en cas de danger.

(Ce conte a été écrit au temps de la guerre froide)

Georges se pencha vers l'écran :

- Allons bon ! Qu'est-ce qu'ils ont encore allés chercher ?

- La Constitution rend le Président chef suprême des armées, donc décideur ultime de la riposte nucléaire. A ce titre il doit rester constamment en contact avec l'Etat-Major et ne jamais quitter le code de déclenchement qu'il doit porter sur lui. En ce moment où règne une tension entre des états puissants, il est proprement aberrant que non seulement il ait mis sa vie en danger dans cette aventure mais aussi celle du pays. Cette incroyable légèreté exige un examen immédiat de la part des hautes autorités juridiques et militaires de l'Etat.

- Oh, les vaches ! Ils n'avaient jamais rien dit quand il partait en montagne auparavant. Il a dû certainement déléguer ses pouvoirs.

La réponse ne se fit pas attendre. Elle arriva sous la forme d'un communiqué du Ministère de la Défense Nationale diffusé quelques minutes plus tard, "après accord du Président", souligna-t-on.

- La question ayant été soulevée de la sécurité du pays en cas de danger nucléaire pendant la course du Président, nous sommes autorisés à révéler que celui-ci était relié en permanence aux postes responsables par des appareils que portaient, en double, dans leur sac, les guides qui l'accompagnaient. Lui-même porte dans son sac un appareil le reliant à ses guides pour le cas où il en aurait été momentanément séparé. En cas d'alerte, un signal sonore se serait déclenché et le Président aurait été aussitôt contacté. Inversement, en cas d'indisponibilité physique signalée par ses guides ou même par lui, le système mis en place pendant la phase aiguë de sa maladie était prêt à fonctionner. Trois antennes placées en des

points secrets face au Mont Blanc assuraient indépendamment les unes des autres la liaison. Un second système tenu secret fonctionne actuellement.

- Encore un coup pour rien. Décidément elle n'a pas de chance l'opposition. Si on votait demain...

- Erreur, grosse erreur, Georges. Ce serait ternir l'éclat de la performance d'aujourd'hui qui n'apparaîtrait plus désintéressée. Tu ferais un joli cadeau à l'opposition.

- C'est vrai, je suis con.

- Non, en deux minutes tu t'en serais rendu compte...

- Bien reçu, papa... Tiens, les sacs, voilà pourquoi ils les ont gardés sur le dos en montant aux Grands Mulets.

Sur quoi la présentatrice nous renvoya à environ une demi-heure plus tard pour reprendre la transmission en direct et la poursuivre sans interruption jusqu'à la fin de la course.

Coup de téléphone de Philippe depuis son lycée. Les profs avaient été chouettes et ils avaient laissé tomber les cours pour permettre aux garçons et aux filles de suivre la course à la radio et à la télé. Comme il connaissait les lieux pour avoir atteint les Grands Mulets, cet été, avec Alexis, son copain, c'est lui qui était chargé de commenter le trajet présidentiel.

- Dis papa. On m'a posé une question : le rocher du Mont Blanc, c'est du calcaire ou du granit ?

- Voyons, Philippe ! Mais du granit.

- Merde, j'ai dit du calcaire.

- Et le prof n'a rien dit ?

- C'était le prof de latin.

- Alors profite-en vite pour rectifier.

- Oui. Je suis con. Les hautes montagnes, ça peut pas être du calcaire.

- Erreur. L'Everest, c'est du calcaire.

- Ah bon ! Alors je dirai que je pensais à l'Everest.

- C'est ça. Si tu rectifies tout de suite de toi-même avec l'excuse de l'Everest, tu ne perdras pas la face.

- Merci, papa. Ça va couper. Tu es bien ...

Je ne saurai pas ce que je suis. Tant pis.

La petite falaise ravinée qui termine le sentier par un plongeon sur le glacier des Pèlerins se descend au moyen d'un échelle de planches toute rafistolée et plutôt douteuse. Le Président se ferait sûrement assurer ici par l'un de ses guides car se casser la figure sur un système aussi bancal flanquerait par terre tout le prestige de la course.

Mais quand l'émission reprit depuis le glacier même, après le classique panoramique sur les aiguilles du Peigne, des Pèlerins, des Deux aigles, de ce qu'on pouvait voir de celle du Plan et des formidables pentes de l'aiguille du Midi, jusqu'au glacier lui-même, parsemé de rochers, de blocs et de pierres portés par la glace vive, la caméra montra, montant vers la crête du mur morainique, en effet tout croulant, une belle échelle neuve que des guides venaient de poser.

- C'était le moment ou jamais. L'autre, toute pourrie, demandait depuis longtemps à être remplacée.

Deux alpinistes la descendirent en annonçant que le Président suivait.

- Quelques minutes de vue sur les Aiguilles Rouges et de bavardage puis, de nouveau le mur et aussitôt apparut, là-haut, la tête de Bessère puis celle de ses deux guides.

- Oh oh, dis donc ! fit Jean-Jacques. Ça c'est du luxe. Ils se sont ruinés, tes copains de Chamonix.

- Oui, mais c'est pas pour les Saint Gervais. Alors toi, descends à côté.

- Radin ! Vous êtes tous des radins dans votre foutue compagnie à la noix. Eh, l'émission en bas ! Vous couperez ça.

- C'est en direct.

- Eh ben, j'en ai fait du propre !

La présence de cette échelle, si peu conforme au panache des escalades et des rappels, prenait par sa banalité un tour ridicule. Mais le reporter fit adroitement remarquer qu'à l'époque héroïque de l'alpinisme, les guides emportaient précisément des échelles dans leur équipement.

- Celle-ci vient donc fort à propos, concluait-il, nous faire faire un retour aux sources. Elle est en somme la descendante de ces échelles qu'emportaient les guides de de Saussure lorsqu'il est parti pour sa première ascension du Mont Blanc.

Comme quoi, lorsqu'on est un bon journaliste, on a réponse à tout et avec talent.

Des curieux étaient venus jusque là et il fallut que les gendarmes les maintiennent à distance.

Au bas de l'échelle, courte concertation. Ils convinrent de mettre les crampons et de passer par le haut. Entre les pierres la glace est à nu. On sentait qu'ils redoutaient l'incident stupide qui viendrait ruiner la perfection de cette course. Inutile d'alimenter en rires l'opposition qui n'aurait pas manqué de faire exploser l'aubaine.

Un coup de caméra sur une bonne femme qu'on emportait sur un brancard. C'était, expliqua-t-on, le sixième accident de la journée dans les parages. Rien de grave mais il était déconseillé au public de s'aventurer sur le glacier. Le haut-parleur installé sur le bâtiment de la station ne cessait de le répéter.

Ils passèrent donc par le haut, moyennant un vaste mouvement tournant et ils aboutirent sur l'autre rive où, sous les regards des curieux, ils enlevèrent leurs crampons et se les accrochèrent mutuellement à leurs sacs, gardant leur piolet à la main en guise de canne.

Quand, par une pente d'herbes et de cailloux, ils parvinrent au sentier, il ne leur restait plus que quelques centaines de mètres à parcourir. Les curieux étaient montés en foule de la vallée et ce parcours ressemblait plutôt à une arrivée du Tour de France. Malgré le service d'ordre, ils formaient deux haies de plus en plus denses applaudissant le Président, criant son prénom, cherchant à lui serrer la main au passage. Un groupe d'asiatiques, debout, à genoux, à terre, le photographiait et le filmait à qui mieux mieux. Il était habitué à ce genre de manifestation mais les deux guides avaient du mal à soutenir cet assaut. A leurs écarts, à leurs gestes du coude pour se dégager, on sentait qu'ils auraient volontiers explosé et engueulé tout le monde. Le Président avait la prudence de ne pas commencer à répondre et ne pas cesser de marcher.

En attendant son arrivée, on nous fit voir la station du téléphérique de l'aiguille du Midi. Il y avait bien là deux mille personnes. Plus loin on apercevait l'hélicoptère posé sur l'alpage, entouré de gendarmes. Dédaignant la cohue, l'équipage se prélassait au soleil. Le commentateur alla les interroger.

- Ce que j'en pense ? répondit le premier. Eh ce que vous en pensez vous-mêmes. C'est un type comme ça ! Rien d'autre à dire. Nous, on est là pour le ramener. Je pense qu'il a bien mérité son repos et qu'on lui foute la paix. On le redescendra le plus vite possible.

Le commentateur promenait son micro dans la foule.

- Oh ben, s'il avait mes rhumatismes, dit une bonne femme, il serait pas si leste. Quel homme !!

- Moi, il me rassure, fit une autre. J'avais toujours peur quand mon cœur battait trop fort. Maintenant c'est fini.

- Et une troisième :

- Je n'ai pas cessé d'être angoissée de toute la journée. Je suis heureuse qu'il soit là, mais à un point !...

Drôles, bêtes ou sensées, les réflexions avaient en commun qu'elles étaient toutes laudatives. Il y eut cependant un petit homme à barbichette pointue pour saisir le micro et crier :

- Tout ça, c'est du cinéma ! Jamais ce type-là été malade ! On nous prend tous pour des imbéciles !

Hurllements dans la foule. Un groupe de jeunes voulut s'avancer vers lui mais le service d'ordre les retint.

- Hou ! Complètement taré, ce vieux croûton ! Enlevez-le.

Les jeunes étaient en effet les plus admiratifs.

- A son âge, faire ce qu'il a fait, et contre l'avis de ses médecins, chapeau !

- Drôlement gonflé, le mec ! Les vieux schnocks, n'ont qu'à se mesurer à lui.

- Moi, j'avais voté contre. Maintenant, pas question, je suis pour.

- Hep ! Il arrive !

Depuis la terrasse caillouteuse située devant la station on le vit s'avancer droit sur nous, tranquillement, entre ses deux guides, au pas de son piolet.

On avait apporté un banc d'une buvette proche. Parvenu devant cette sorte de ligne d'arrivée, il s'arrêta, déclenchant un crépitement d'applaudissements, de hurlements, de flashes, de hourras.

Quelle fête ! Je levai ma montre. Il était exactement quinze heures.

Le plan suivant nous le montra de près. Il n'arrêtait pas de serrer des mains.

- Bonjour ! Bonjour ! Oui, ça va, merci ... Vous allez l'écraser, la môme.

- Ce qu'il peut y avoir de crétins, s'écria Philippe déjà revenu du lycée, encore tout essoufflé.

- Elle aura eu son bisou, la gosse. Et le Président a mis son bouquet à la poche de sa chemise. Tu parles d'un événement dans la famille !

Il se laissa enlever son sac par Jean-Jacques et il s'assit sur le banc en gonflant les joues de soulagement. Aussitôt deux bonshommes tout fiers prirent l'initiative de lui enlever ses guêtres et ses souliers couverts de boue et de poussière.

- Vraiment vous me chouchoutez. Merci, les amis. Mais si vous saviez ce que c'est bon d'avoir les pieds nus sur l'herbe. Je l'ai toujours dit : le meilleur moment d'une course, c'est quand on quitte ses chaussures.

- Comment ça va, monsieur le Président ? Ça va, Président ?

Questions sans cesse répétées.

- Pas mal du tout. Je me sens en pleine forme.

- Vous êtes content ?

- Si je suis content ? Sûr que je suis content, et très heureux.

Sur quoi, un gros monsieur à chemise à fleurs lui cria :

- Ah, vous les avez bien eus, les gens de l'opposition, hein !

Bessère se redressa, lança un coup d'œil sévère sur le pauvre type qui avait cru malin de faire pareille réflexion. Les micros se rapprochèrent.

- Mon ami, je vais vous dire une chose et je veux que le monde le sache. L'opposition peut bien me faire toutes les critiques qu'elle voudra. Elle est totalement en retrait dans cette affaire. Je crois que je n'y ai pas pensé cinq minutes de toute la journée. Cette course ne concerne que moi seul. C'est une explication que j'ai voulu avoir avec moi-même, une épreuve de vérité que j'ai tenu à m'imposer pour savoir si je ne me faisais pas d'illusion sur mon propre compte. Alors, je vous en prie, laissez l'opposition tranquille.

- C'est donc bien ce que je pensais, dit Georges. Il a voulu savoir par un test irrécusable à ses propres yeux comme aux yeux de tous s'il était capable de continuer à diriger le pays. Voilà une explication qui va susciter bien des commentaires.

Ils s'étaient donc tous trompés ceux qui voyaient dans cette entreprise une fantastique publicité électorale, une tentative de suicide glorieux, une

gifle à l'opposition ou une débile inconscience. L'explication venait juste à la fin, une fois la réussite assurée, comme une conclusion magistrale.

Un brave touriste en veste bleu marine avait pu parvenir jusqu'à lui et lui poser la question qui, à l'évidence, le tourmentait :

- Monsieur le Président, pour avoir fait ce que avez fait, alors qu'on ne vous donnait pas beaucoup de chances de réussir, est-ce que vous avez une méthode ?

- Oh, le crétin, fit Georges.

- Oui, parce que, voyez-vous, j'ai la même chose vous et vous m'avez fait du bien aujourd'hui, vous ne pouvez pas savoir.

L'homme paraissait si heureux et le président était si content qu'il acceptait désormais qu'on parle librement du sujet tabou. On sentait que pour lui le diable était exorcisé et qu'il n'y reviendrait pas de sitôt.

- Eh bien, j'en suis ravi. Non, je n'ai pas de méthode. Je me suis simplement imposé de ne pas faire le moindre effort violent. J'étais persuadé, et cela se confirme, qu'on peut demander beaucoup à un cœur diminué et même des efforts longs et importants à la condition qu'ils soient réguliers après une bonne mise en forme au départ. Vous voyez ? Ça n'a pas si mal réussi.

- Pourquoi n'avez-vous pas voulu déposer votre au sommet ? demanda un autre, un chapeau de papier sur la tête.

- Comment le savez-vous ? Ah oui. parce que je m'étais rendu compte que je pouvais redescendre à Vallot, qu'alors il m'aurait fallu le reprendre et comme je ne voulais pas qu'on m'aide... On était à quatre mille huit. C'était imprudent.

Encouragés, les autres le pressaient de questions :

- Il y a des moments où vous avez dû prendre précautions particulières ?

- Oui. au moins deux. Le premier à la traversée d'une crevasse. On était descendu en rappel et il fallait gravir des marches raides de l'autre côté. J'étais tenté de les remonter d'un seul élan comme je fais d'habitude. Non, je me suis imposé de faire ça lentement, en exagérant même.

- Nous, on croyait que vous étiez fatigué.

- Pas du tout. L'autre fois... Il faut que je vous explique. Il y a des fers en dessous du refuge...

- On a vu : la crevasse, les fers... firent plusieurs voix.

- Ah bon. Vous avez tout vu alors. Eh bien, c'était l'endroit qui à mon avis réclamait le plus d'attention. Une glissade et j'aurais dû faire un effort violent pour me rattraper. Oh, cela se serait sans doute bien passé. Mais je m'en suis tenu à ma règle.

Et des gens hochaient la tête avec conviction. Le bonhomme en veste bleu marine se vit serrer chaleureusement la main. Il pleurait en se retirant. Sa femme vint le chercher en déclarant aux autres :

- Si vous saviez ce qu'il galope depuis ce matin ! Je n'arrive pas à le suivre. Il a rajeuni de vingt ans.

Au centre d'un cercle bruyant que les gendarmes retenaient non sans peine, Bessère, tout en répondant aux questions et en serrant quelques mains insistantes, s'essuyait nonchalamment le visage où perlait la sueur. A sa droite, à genoux sur l'herbe, Jean-Jacques et Simon arrangeaient leurs sacs et l'on vit un instant l'un des fameux appareils où clignotait ce qui n'était peut-être que l'heure exacte.

- Quelle chaleur ici ! Ah, il faut qu'on aille à la buvette prendre un verre. Venez, vous deux.

Mais il n'eut pas le droit de bouger. Une minute après c'était huit verres de jus de fruit qui se tendaient vers lui.

- Tenez, dit-il, voilà une bonne leçon de politique. Vous voyez ? Je suis obligé de faire sept mécontents. Bon, eh bien... je prends le jus d'ananas. Et

je remercie les autres aussi en leur demandant de boire à notre santé, à celle de mes braves guides, à notre santé à nous tous.

- A votre santé, Président.

Et d'autres reprirent, y compris Jean-Jacques et Simon qui levaient leur verre :

- A la santé du Président !

Ceux qui se tenaient près de la buvette levèrent ensemble leur verre à leur tour en criant :

- A la santé du Président ! Vive Bessère ! Bravo, Serge ! T'as bien gagné ta journée !

Il renfilait dans son knicker sa chemise mouillée de sueur quand une bonne femme lui demanda :

- Vous aviez emporté des remèdes ?

- Ce que les gens sont cons ! clama Georges. Mais qu'ils lui foutent donc la paix !

Des yeux courroucés fusillaient l'indiscrète. Mais Bessère maintenant ne voyait plus d'inconvénient à pareilles questions.

- Aucun, Madame.

- Tout à coup, un soupçon lui vint à l'esprit.

- A moins que...

Il loucha vers les deux guides.

- Dites donc, vous deux ...

- Jean-Jacques échangea un sourire avec Simon.

- Oh, les faux jetons ! Traîtres ! Pourquoi ?

- Le professeur nous avait fait jurer, avoua Simon.

- Allez, va ! Puisque vous n'en avez pas eu besoin, rendez les et n'en parlons plus. Mais à qui se fier, grands dieux ?

La bonne humeur était générale. Une fille s'avança, l'air malicieux :

- Alors, Monsieur le Président, vous allez maintenant recommander aux cardiaques de faire l'ascension du Mont Blanc ?

Surpris, il partit d'un franc éclat de rire.

- Tiens pardi ! On va transformer le Goûter en hosto. Vous voyez, vous deux, la tête de cet ours de Bruno quand on lui demandera de prendre la température de ses clients ?

- Ça fera plutôt une bonne gâche pour le professeur quand il sera au chômage.

- Eh, laissez-en pour Râteau. Il faut bien que le monde vive.

- Râteau ?...

- Oui, les pompes funèbres.

Sur quoi Jean-Jacques reçut un bon coup de poing de Simon.

- Horrible ! s'exclama Bessère. On n'a donc pas fini de dire des bêtises aujourd'hui ?

Sur quoi arrivait le pilote avec un sourire ironique :

- Monsieur le Président, on vous laisse descendre à pied à Chamonix. Nous, on s'en va.

Eclats de rires chez tous ceux qui avaient entendu.

- Ah non, ne me faites pas ce coup-là ! Cette fois j'en ai marre. Je vous laisse mon sac avec ce qu'il a dedans, attention, et mon piolet avec mes crampons et même mes chaussures et je vais vous rejoindre comme je suis, pieds nus.

- Monsieur le Président, vous avez l'intention de vous représenter l'an prochain ?

- Oh le con ! fit Georges. Et pour un journaliste, chapeau !

Mais on aurait dit que Bessère prenait un malin plaisir à voir arriver les questions les plus saugrenues.

- Quelle conscience professionnelle ! Mon ami vous répondrai : à chaque jour suffit sa peine. Pour le moment je n'ai qu'un projet, aller dormir.

Quant à savoir si je tiendrai longtemps ma place au service du pays aussi bien qu'en montagne, c'est au peuple mais surtout au Père Eternel d'en décider. Après tout, c'est son boulot.

Il se leva, étira les bras, mains ouvertes.

- Maintenant, mes amis, je resterais encore volontiers avec vous mais je dois vous avouer quelque chose : je commence à me sentir un peu fatigué. Je rentre à la maison.

Nouveaux rires. Applaudissements. Le service d'ordre avait quelque peine à maintenir la pression des gens. Bessère fut pris en chaise à porteur par deux gaillards. Les gendarmes allaient intervenir. Il leur fit signe de laisser faire. Et c'est littéralement porté par la foule qu'il entra dans l'appareil. On vit la porte se refermer. Pendant que les pales commençaient à tourner, il répondait aux saluts qui montaient de tous côtés. Les guides aussi. Ils en avaient bien le droit.

Dans un sifflement aigu, l'hélicoptère se souleva, monta d'un coup à cinquante mètres, dominant les pylônes du téléphérique, et plongea vers la vallée. Le pilote montrait ainsi qu'il n'avait plus besoin de ménager son passager. De partout s'agitaient mains et foulards.

C'est alors que débouchèrent de la station, écarlates d'essoufflement, le président de la compagnie des guides et un petit homme en qui beaucoup reconnurent un adjoint de la mairie.

Le premier leva les bras au ciel, furieux :

- Une demi-heure ! Une demi-heure à rester pendu à leur sacré téléphérique en panne ! Il y en a qui vont en prendre pour leur grade !

- Et le second se lamentait :

- Misère de moi !... Avec leur bousculade, ils l'ont détraqué !... Et le Maire, il est au Kenya, qui m'avait téléphoné... bien recommandé... ça va être ma fête !...

Il montrait à bout de bras des liasses bleues.

- Des télégrammes de partout et des qui pèsent lourd ! Du Maire, du Premier Ministre, du président du Mali qui débarque à Paris, du ministre Chabard, de Magneton...

- Oh, faites voir !

Il réussit à les soustraire aux mains avides des journalistes qui tentaient de les lui arracher.

- Et le secret de la correspondance ! C'est bien assez d'une tuile pour aujourd'hui ! Mais qu'est-ce que je vais faire ?...

- Les gens rigolaient autour de lui. Quelqu'un lui lança :

- Pleure pas, vieux ! T'as qu'à mettre tout ça en poste restante.

L'autre le regarda comme s'il recevait une idée lumineuse.

La transmission fut heureusement coupée et le célèbre sourire de Sylvie Boucher réapparut à l'écran.

- Monsieur l'adjoint est certainement pardonné d'avance. Nous allons arrêter là cette émission sur le triomphe complet du Président de la République, un triomphe sur personne d'autre que lui, comme il l'a dit. A vous, Gérard Montagny, que je n'ai pas besoin de présenter, de tirer pour nous la conclusion de cette journée historique.

Ce fut chez nous un mouvement de satisfaction. Enfin quelqu'un qui s'y connaissait.

- J'étais à Londres quand j'ai appris la nouvelle. Je suis accouru dès que j'ai pu me dégager. Trop tard. Vous pensez comme j'aurais été heureux de couvrir un tel événement. Ma foi, tant pis ! La conclusion que je retire de la course réussie du Président ? Un double triomphe sur lui-même, comme vous venez de le dire : celui de la volonté, celui de la lucidité.

Tout d'abord, contrairement au snobisme de pas mal de freluquets, dont beaucoup ne sont même jamais montés au sommet, l'ascension du Mont Blanc est une course qui mérite le respect. Elle est longue. Elle bat le record

européen d'altitude, Caucase excepté si on le place dans l'Europe. Elle exige des qualités physiques qui ne sont pas à la portée de tout le monde. Le mauvais temps y est redoutable par la violence du blizzard, le froid et surtout le brouillard qui vous fait perdre le sens de l'orientation. Sans trace, ni boussole, combien ont tourné en rond en croyant aller droit et sont morts d'épuisement ? Mais, même par beau temps, le Mont Blanc n'est pas sans danger : pierres, séracs, crevasses, pentes verglacées et les malaises dus à l'altitude. On m'en a signalé plusieurs aujourd'hui. La plupart du temps, ils sont sans gravité, mais pas toujours.

Il y a un dicton chez les guides de la vallée : Le Mont Blanc est un ogre qui chaque année veut sa viande. Et de fait chaque année l'ogre a sa viande. Cela en dit long. Voilà pour la course.

Or c'est cette course que le Président a conduite avec une intelligence remarquable. Déjà la première fois il avait su faire demi-tour dès qu'il s'était senti fatigué, rentrant ainsi la tête haute, si bien que Tête Rousse avait été une réussite. Que se serait-il passé si, poussant plus loin, il était revenu porté ou même simplement soutenu par ses guides ? Un échec pour lui et pour tous et probablement une détérioration physique.

Cette fois-ci, il a tiré la leçon de sa première expérience, ne serait-ce qu'en évitant la fatigue nerveuse que provoque toujours la présence de trop de gens quand vous faites quelque chose de difficile. On a peu parlé de sa montée au refuge du Goûter. C'était là sans doute le morceau le plus redoutable pour son cœur. Il s'agit d'une escalade facile mais longue. Il convenait qu'il l'aborde en bonne forme. L'escalade se définit par une progression où il faut faire usage des mains. Or, en beaucoup d'endroits, on doit surmonter des blocs ou des petits murs de rocher. A chaque fois, m'a-t-on rapporté, le Président utilisait toutes les prises intermédiaires, d'où une économie considérable d'énergie, et après chaque passage il s'accordait, montre en main, quinze secondes de respiration détendue, si bien qu'il est arrivé en bonne forme au refuge.

Or combien de temps a-t-il mis du Nid d'aigle au Goûter ? Cinq heures moins dix minutes, ce qui est un bon temps pour un alpiniste entraîné. Et le lendemain, alors qu'on compte quatre heures normalement du refuge au sommet, combien a-t-il mis ? Trois heures cinquante deux. Et il était au Plan de l'Aiguille à quinze heures. Il n'avait donc pas traîné.

Remarquez aussi qu'il a conduit son rythme de progression de manière à ne faire aucun arrêt. Combien de ceux qui marchent plus vite ne mettent pas moins de temps pour boucler leur course parce qu'ils éprouvent le besoin de s'arrêter de temps à autre pour récupérer. Ils consomment leurs réserves d'énergie plus vite que leur organisme n'en mobilise. Lui pas. Si bien qu'une fois au sommet il a senti qu'il avait des réserves suffisantes pour descendre à Vallot et à Vallot qu'il en avait encore assez pour descendre aux Grands Mulets, espérant bien, grâce à un prise de nourriture modérée, pouvoir pousser jusqu'au plan, ce qu'il a fait.

Vous avez aussi remarqué qu'à part le thé du sommet il n'a rien bu ni mangé jusqu'aux Grands Mulets. Il fonctionnait ainsi sur cette nourriture idéale que constituent les réserves de l'organisme, réserves qu'il a su économiser constamment. S'il s'était bourré de nourriture, surtout de certaines nourritures lourdes à digérer, il aurait dû utiliser une partie de ses forces à assimiler de tels aliments avant de pouvoir les utiliser et il n'aurait peut-être pas atteint le sommet.

Ainsi le Président a su allier audace et sagesse. Il a réussi une course exemplaire.

- Merci Gérard. On ne pouvait mieux conclure. Mesdames et Messieurs, en attendant mon retour à dix neuf heures, je vous souhaite une bonne fin d'après-midi.

Et l'émission s'acheva sur la vue du cône terminal du Mont Blanc par devant lequel s'inscrivit : "LE MONT BLANC DU PRESIDENT" et en surimpression progressive une main stylisée formant le signe de la victoire.

Le silence musical se révélait une trouvaille, comme une invitation à réfléchir. Nous étions si imprégnés de ce silence que nous l'avons prolongé entre nous comme si nous regrettions de sortir d'un enchantement.

Finalement, c'est moi qui exprimais tout haut mes réflexions :

- Décidément, les ressources physiques et morales de l'homme sont considérables. C'est parce qu'on les ignore qu'on désespère. La montagne est une école de confiance en soi.

- Si tu étais marin, papa, tu en dirais autant de la mer.

- Si j'étais un vrai marin, oui, Georges, d'accord.

- En tous cas, Bessère nous a donné une sacrée leçon.

- Avec de la volonté on triomphe de l'impossible.

- Belle maxime, Philippe. De la volonté et de la lucidité. Tu as remarqué comme Montagny a souligné l'intelligence de son comportement ?

- Oui.

- Alors, n'oublie pas.

- O.K.

- Je me levai :

- Allez ! Assez moralisé. A nous aussi de boire le champagne. Eliane, tu sors cette bouteille que j'ai mise au frigo ?

Un instant plus tard nous parvint de la cuisine un bruit familier. Le champagne pétillait joyeusement sur le carrelage au milieu des débris de verre. Mais notre moral, lui, était incassable et nous avons levé chacun notre tesson de bouteille à la santé de notre valeureux Président.